



HAL
open science

**DIALECTALISATION ET PSEUDÉPIGRAPHIE
PHILOSOPHIQUE : LA DORISATION DE LA KOINÈ
LITTÉRAIRE COMME MARQUE D'ÉCOLE DANS
LES FRAGMENTS TRANSMIS PAR STOBÉE DU
TRAITÉ PSEUDO-ARCHYTÉEN** *Περ νμου κα
δικαιοσυνης*
Sophie Minon

► **To cite this version:**

Sophie Minon. DIALECTALISATION ET PSEUDÉPIGRAPHIE PHILOSOPHIQUE : LA DORISATION DE LA KOINÈ LITTÉRAIRE COMME MARQUE D'ÉCOLE DANS LES FRAGMENTS TRANSMIS PAR STOBÉE DU TRAITÉ PSEUDO-ARCHYTÉEN *Περ νμου κα δικαιοσυνης*. *Revue des Études Grecques*, 2018. hal-03845399

HAL Id: hal-03845399

<https://hal.science/hal-03845399>

Submitted on 9 Nov 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Sophie MINON

DIALECTALISATION ET PSEUDÉPIGRAPHIE
PHILOSOPHIQUE : LA DORISATION DE
LA *KOINÈ* LITTÉRAIRE COMME MARQUE
D'ÉCOLE DANS LES FRAGMENTS
TRANSMIS PAR STOBÉE DU TRAITÉ
PSEUDO-ARCHYTÉEN *Περὶ νόμου καὶ
δικαιοσύνης**

RÉSUMÉ. – La langue de la tradition archytéenne est ce dorien littéraire dont précisément Archytas de Tarente représentait le canon aux yeux du Byzantin Grégoire de Corinthe. Cette prose littéraire repose non sur un dialecte dorien spécifique et identifiable en tant que tel, mais au contraire sur un dorien générique ou supradialectal — poétisé, à l’occasion, d’éolismes conformes à la tradition poétique dorienne illustrée notamment par Alcman et Pindare, puis Théocrite, elle-même fondée sur la dorisation de la langue homérique et l’emprunt à la lyrique lesbienne de formes comme le participe thématique féminin en -οισα. Elle s’inspire des meilleurs modèles stylistiques : prose gorgianique, celle d’un Sicilien devenu de son temps le parangon de l’art oratoire attique, et proses ionienne et attique. Elle se nourrit d’emprunts aux philosophes, de langue ionienne ou attique — Platon et Aristote au premier chef —, dont certains sont importés tels quels, sans être même dorisés. La dialectalisation n’a donc pas été systématique : plus qu’un public dorien et une ouverture vers le monde romain, elle visait sans doute surtout à créer une tonalité spécifique, mais à partir d’un usage de la langue générique, commun aux intellectuels qui s’exprimaient en prose, dont l’origine est à rechercher dans la prose

* Qu’il me soit permis de dédier cet article, en amical hommage, à Constantin Macris et à Albio Cesare Cassio.

ionienne. On aurait donc affaire à une koinè intellectuelle dorisée plus ou moins artificiellement suivant les époques au long de sa transmission. Sa dorisation aurait constitué le marquage d'une identité doctrinale distincte de celle de l'Académie ou de celle d'Aristote. Si les premiers pythagoriciens avaient pu s'exprimer en ionien, comme Pythagore pour l'essentiel, par la suite, Archytas et ceux qui l'ont suivi auraient fait le choix d'arborer le dorien comme marque d'école ou affichage de leur revendication d'une pensée originale.

ABSTRACT. – The language of Archytian tradition is a literary Doric of which precisely Archytas of Tarentum was the canon according to Gregorius Corinthius. This literary prose is not made of a specific (an identifiable as such) Doric dialect, but lays on a generic or supradialectal Doric – occasionally poetized of Aeolisms as expected in the Doric poetic tradition illustrated in particular by Alcman and Pindar, then Theocritus, itself based on the dorization of the Homeric language and the borrowing from the Lesbian lyrics of forms as the feminine thematic participle in $-οισα$. It is inspired by the best stylistic models: Gorgianic prose, that of a Sicilian who became in his days the paragon of Attic oratory art, and Ionic and Attic prosés. It feeds on borrowings from philosophers, from Ionic or Attic dialects – Plato and Aristotle in the first place – some of which are imported as such, without even being dorized. Dialectalisation was therefore not systematic: more than a Doric public and an opening towards the Roman world, it was doubtless aimed above all at creating a specific tone, but on the basis of a use of the generic language common to intellectuals which expressed themselves in prose, the origin of which is to be found in the Ionic prose. One would therefore have to deal with an intellectual koinè more or less dorized according to the times. Its dorization would have constituted the marking of a doctrinal identity distinct from that of the Academy or that of Aristotle. If the early Pythagoreans would have expressed themselves in Ionic, as Pythagoras himself for the most part, later, Archytas and those who followed him have chosen to display the Doric as a school mark or claim for an original thought.

Introduction

L'analyse linguistique de fragments pseudo-pythagoriciens seulement transmis, comme ceux du *Περὶ νόμου καὶ δικαιοσύνης*, par un compilateur tardo-antique comme l'était Jean de Stobée au ^ve siècle de notre ère est comparable en difficulté à la lecture d'un palimpseste. La question est ici celle de la réécriture et des interpolations éventuelles, au long d'une première phase de transmission qui peut s'étendre de l'époque hellénistique à celle du compilateur, sans parler des *alea* de la tradition manuscrite, à partir de l'époque byzantine. Elle se double, dans cette catégorie spécifique d'écrits en prose, d'une autre question : celle de la variété linguistique employée, en fonction non tant de la langue première ou vernaculaire du primo-rédacteur et des différentes mains intervenues au cours de la transmission ni de l'aire géographique où ils ont été rédigés et ont circulé, que de la situation de communication, c'est-à-dire du public et de l'effet visés, et surtout du genre

littéraire qu'ils fondent ou dans lequel ils s'inscrivent¹. L'échange intellectuel recherché impose le choix d'une langue élaborée, véhiculaire mais non nécessairement exempte de tout particularisme régional ou local : certains dialectalismes peuvent en effet être employés — avec parfois une forme de surenchère qui peut déraiper jusqu'à l'hypercorrection —, comme marque de fabrique², dans la limite où ils ne freinent pas l'accès au contenu en le rendant hermétique au public visé.

Le caractère mêlé des langues des grands genres littéraires grecs antiques est bien connu, à commencer par celui de la langue poétique homérique, dont découle en partie celui des langues qui lui succèdent, y compris prosaïques. Il suffira de rappeler brièvement ici qu'il est, en poésie, d'origine diachronique, reflétant la longue genèse des œuvres épiques, mais qu'il leur fait prendre l'allure, en synchronie, d'un patchwork dialectal tissant achéen ancien, éolien et l'ionien qui tend pour finir à les recouvrir. La prose ionienne ancienne en est issue qui, toute prose qu'elle soit, est émaillée de poétismes, et la prose attique classique qui en hérite s'en ressent elle-même, certes moins chez les orateurs que chez Thucydide ou chez Platon. La *koinè* littéraire hellénistique et impériale, telle qu'illustrée notamment par, d'un côté, l'historien Polybe, et de l'autre, le moraliste Plutarque³, repose elle-même sur l'attique ionisé qui s'imposa d'abord comme langue administrative de l'empire athénien pendant la première ligue de Délos, aux lendemains des guerres médiques, avant de devenir celle de la monarchie macédonienne et de s'étendre progressivement à l'ensemble du monde grec à la faveur de la conquête d'Alexandre⁴. L'enrichissement du lexique abstrait et la rigueur acquise dans la formalisation pragmatique et stylistique de la pensée dans ce cadre a contribué à promouvoir cette langue commune comme nouveau véhicule de la philosophie, des sciences et de tout sujet technique ou d'érudition susceptible d'être rédigé en prose⁵.

¹ Pour A.C. Cassio, « Lo sviluppo della prosa dorica e le tradizioni occidentali della retorica greca », in A. C. Cassio, D. Musti (éd.), *Tra Sicilia e Magna Grecia. Aspetti di interazione culturale nel IV sec. a. C.*, Atti del Convegno, Naples, 1987, Aion, sez. fil. lett. 11, 1989, p. 141, l'emploi du dialecte dépend plus du genre littéraire que de la langue parlée par l'auteur.

² A.C. Cassio, *ibid.*, p. 149, présente le dorien comme marque identitaire du pythagorisme à l'extérieur, ce qui demande peut-être une légère reformulation comme nous le verrons ensuite.

³ Voir J. Horrocks, *Greek. A history of the Language and its speakers*², Wiley-Blackwell, 2010, p. 96 : « The Koine as a Literary Dialect ».

⁴ Voir S. Minon, « Les mutations des alphabets péloponnésiens au contact de l'alphabet attique ionisé (ca 450-350 av. J.-C.) », in *Ead.* (éd.), *Diffusion de l'attique et expansion des koinai dans le Péloponnèse et en Grèce centrale*, Genève, 2014, p. 53 et note 58. Voir aussi l'introduction au même volume, notamment p. 5 et p. 11-18.

⁵ J. Horrocks, *op. cit.*, p. 98 : « The Koine as the language of technical prose ».

Dans le cas du corpus des *pseudo-pythagorica*, deux traditions paraissent se distinguer puisque la plupart sont rédigés en prose d'allure dorienne et que seul un petit nombre paraît illustrer au contraire la prose ionienne⁶. Les traités d'Archytas de Tarente ou les fragments qui lui sont attribués, comme ceux du Περὶ νόμου..., sont présentés par Thesleff comme presque tous en prose dorienne⁷, à la différence des fragments attribués à Pythagore de Samos, qui, à l'exception du Ἴερὸς λόγος, sont en ionien, bien que sa seconde patrie ait été Crotonne⁸. Il arrive exceptionnellement, comme dans les *Prooimia* de Charondas de Catane transmis par Stobée⁹, que les premières lignes soient en dorien et le reste en attique, c'est-à-dire que le texte d'un même fragment nous soit transmis avec cette forme rare de diglossie¹⁰.

Le Περὶ νόμου καὶ δικαιοσύνης, au titre postérieurement ionisé, relève donc de la tradition dorienne, mais la source tardive qui transmet ses fragments, à une époque où la *koinè* ionienne-attique règne en maître, les constitue en corpus qui peut être considéré comme diachroniquement diglossique du fait des possibles interférences de la seconde de ces deux variétés linguistiques non-synchrones avec la première. L'intertextualité à la source de toute production littéraire antique élargit encore la perspective, surtout quand il s'agit d'un texte philosophique, d'un savoir élaboré à partir de doctrines antérieures chacune mise en forme dans sa langue propre : celle de son époque, de son ambiance géographique et culturelle et du genre littéraire qu'elle illustre.

Dans ce cadre, la di- ou pluri-glossie peut être aussi la traduction linguistique de l'amalgame élaboré entre les différents contenus doctrinaux hérités — héritage platonicien et aristotélicien notamment¹¹ — et la nouvelle doctrine archéto-pythagoricienne. Le choix de la prose dorienne plutôt qu'ionienne au sein du corpus des *pseudo-pythagorica*

⁶ La subdivision a été établie par H. Thesleff, *An Introduction to the Pythagorean writings*, Abo, 1961, p. 27-29 (classe 1, attique et ionien vs classe 2, prose dorienne), 71-77 (caractères généraux des textes pseudo-pythagoriciens), 77-96 (prose dorienne) et 99-100 (conclusions sur les conditions de production des textes), et est suffisamment opérationnelle pour être reprise par C. Macris, « Jamblique et la littérature pseudo-pythagoricienne », in S.C. Mimouni (éd.), *Apocryphité. Histoire d'un concept transversal aux religions du Livre. En hommage à Pierre Geoltrain*, Brepols, 2002, p. 82-85.

⁷ Du Περὶ τῶν καθόλου λόγων, huit pages complètement préservées sont celles d'une version en *koinè*, cf. Thesleff, *An introduction...*, p. 9.

⁸ *Loc. cit.*, p. 29.

⁹ Catane est une cité sicilienne de fondation naxienne, ensuite repeuplée de Péloponnésiens et de Syracusains, voir M.H. Hansen-T.H. Nielsen, *An Inventory of archaic and classical poleis*, Oxford, 2004, n° 30, p. 206.

¹⁰ Voir H. Thesleff, *An Introduction*, p. 12 et 111, et *The Pythagorean texts of the Hellenistic Period*, Abo, 1965, p. 60, Charondas, chez Stobée, 4.2.24, p. 149 (Hense).

¹¹ Voir C. Macris, *op. cit.*, p. 81.

pourrait-il alors se lire lui-même comme la revendication d'un héritage plus archytéen que pythagoricien¹²?

Nous nous interrogerons donc sur la nature de l'amalgame « intra-lingual¹³ » observé dans ces fragments d'une prose philosophique dont nous tenterons d'esquisser, en les situant dans l'espace et le temps, les phases successives de réécriture, comme si possible les interventions ponctuelles des mains des érudits qui ont contribué à les transmettre jusqu'à nous. Il s'agira de vérifier si l'analyse linguistique textuelle permet de préciser la datation dernièrement postulée pour ce traité par Ph. Horky, qui le considère à juste titre comme post-aristotélien et fait l'hypothèse, moins assurée quant à elle, qu'il puisse dériver de la *Vie d'Archytas* que l'on doit à Aristoxène de Tarente, ce qui ferait alors du début du III^e siècle avant notre ère un *terminus post quem*¹⁴. Rappelons qu'avant lui, F. Cordano faisait l'hypothèse que ces fragments pouvaient être attribués à ceux que Platon, Aristoxène, Plutarque et Porphyre désignaient comme οἱ περὶ τὸν Ἀρχύταν¹⁵, et que B. Centrone privilégie, pour sa part, une datation entre le I^{er} siècle *a. C.* et le I^{er} siècle de notre ère, avec comme argument majeur la contamination des doctrines platonicienne et aristotélienne qui serait, d'après lui, caractéristique du médioplatonisme ; la comparaison avec les traités sur la royauté, dont ces fragments seraient assez proches, empêcherait de descendre plus bas dans l'époque impériale¹⁶.

Il importera d'apprécier aussi dans quelle mesure la langue permet de privilégier une aire géographique de production de ces fragments, à savoir si le mélange dialectal observé laisse éventuellement transparaître un déséquilibre qui renseigne sur la langue première et la langue seconde des rédacteurs ou, en termes de production intellectuelle, sur

¹² Pour la thèse de l'unité du corpus pythagoricien dorien autour d'Archytas et de sa descendance en Italie du Sud, voir H. Thesleff, *infra*.

¹³ R. Jakobson, *On linguistic aspects of translation*, Harvard, 1959, *passim*.

¹⁴ Ph. Horky a mis à disposition sur sa page *Academia.edu* en pdf (*Draft : 16 May 2016*) son édition traduite du traité à paraître à Oxford (*in D. Wolfsdorf (éd.), Early Greek Ethics*), sous le titre : *On Law and Justice attributed to Archytas of Tarentum (ca. 428-347 BCE)*, translated and edited by Ph. S. Horky (Durham University) and M. R. Johnson (University of California, San Diego). T. Dorandi a fait remarquer à juste titre, lors de la présentation orale de l'analyse linguistique qui va suivre, qu'en dehors du fait que rien de cette *Vie d'Archytas* ne nous a été conservé, on ne s'attend pas à trouver dans une biographie de fragments du texte d'un traité.

¹⁵ F. Cordano, « Sui frammenti politici attribuiti ad Archita in Stobaeo », *La parola del passato* 26 (1971), p. 293.

¹⁶ B. Centrone, « Il Περί νόμου και δικαιοσύνας di Pseudo Archita », in *Tra Orfeo e Pitagora. Origini e incontri di culture nell' antichità*, M. Tortorelli Ghidini, A. Storchi Marino, A. Visconti (éd.), Naples, 2000, 487-505, contre L. Delatte, *Essai sur la politique pythagoricienne*, 1922, pour qui les fragments politiques transmis par Stobée auraient été peu différents de la langue littéraire doriennne du v^e/iv^e siècle.

la langue source et la langue cible ou langue d'échange scientifique, le cas échéant, traduite, ou juste adaptée de façon à mettre en évidence l'originalité de la doctrine tout en assurant à celle-ci la plus large diffusion. Il serait particulièrement intéressant de réussir à élucider si la prose du *Περὶ νόμου καὶ δικαιοσύνης* illustre une *koinè* intellectuelle superficiellement dorisée ou au contraire un dorien de Grande Grèce et de Sicile *koinéisé* pour être élevé au statut de *koina* littéraire dorienne susceptible de rivaliser avec l'autre. Bien que Rome et Alexandrie passent pour des foyers de production et d'échange des *pseudopythagorica* au I^{er} siècle avant notre ère¹⁷, aucun trait linguistique de ce traité ne paraît trahir une quelconque origine alexandrine¹⁸, et je signale d'emblée qu'aucun italianisme ou latinisme n'est non plus apparu,

¹⁷ Voir C.H. Kahn, *Pythagoras and the Pythagoreans. A brief history*, Indianapolis, 2001, p. 76 et 90.

¹⁸ J'ai exclu le détour par la *koinè* alexandrine pour deux raisons essentielles : 1. La langue d'échange des savants du Musée susceptibles d'avoir commis des *pseudopythagorica* en ionien comme en dorien avait moins à voir avec le grec d'Alexandrie qu'avec la variété haute, au lexique le plus riche, de la *koinè* de coloration ionienne-attique remontant au plus tôt au III^e siècle avant notre ère, cette langue véhiculaire de culture caractéristique de la période de cosmopolitisme que Jean Sirinelli (1993) décrivait comme celle des *Enfants d'Alexandre*.

2. Par ailleurs, le grec alexandrin standard lui-même peut se décrire comme fondé sur la *koinè* macédonienne des vétérans installés en Egypte, et par conséquent à dominante ionienne-attique, et non dorienne, cf. S.-T. Teodorsson, *The phonology of Ptolemaic koine*, Göteborg, 1977, p. 34 et n. 111. Sa composante dorienne peut en effet être considérée comme « circonscrite à des milieux émigrés limités, d'origine surtout cyrénéenne », voir C.J. Ruijgh, « le Dorien de Théocrite : dialecte cyrénéen d'Alexandrie et d'Egypte », *Mnemosyne* 37, 1984, p. 56-88 = *Scripta minora* II, p. 405-473. Cette marginalité ressort en particulier des 5 pages (4-9) que lui consacre E. Mayser dans sa *Grammatik der griechischen Papyri aus der Ptolemäerzeit*, I, 1, 1970, en face des 16 pages (10-25) consacrées aux traits ioniens du grec d'Egypte de cette époque, mais voir aussi A.C. Cassio, « Alcmene, il dialetto di Cirene e la filologia alessandrina », *Rivista di filologia classica* 121 (1993), p. 24-36.

Et certains traits prétendument doriens cités par Mayser et introduits aussi dans le grec néotestamentaire, comme les formes *λαός* et *ναός* au lieu d'attique *λεώς* et *νεώς*, déjà apparus en attique dès le IV^e siècle, témoignent simplement de l'éviction d'une flexion trop attique pour survivre à l'expansion de la *koinè* dans l'ensemble du bassin égéen : ce sont devenus des formes de *koinè*, en grec d'Egypte comme ailleurs, cf. A. Meillet, *Aperçu d'une histoire de la langue grecque*⁸, 1965, p. 313. J.-L. Fournet, *Alexandrie : une communauté linguistique ou la question du grec alexandrin*, IFAO, 2009, ne fait du reste nulle mention du dialecte dorien à Alexandrie, voir notamment p. 17-19 : « ces prétendus alexandrismes sont tout bonnement des traits de la *koinè* (...). Dans la mesure où Alexandrie a joué un rôle prééminent dans l'hellénisme postclassique, qu'elle a favorisé dans ses murs le développement d'œuvres littéraires contenant pour la première fois des formes déjà bien implantées dans l'usage de la *koinè* (Lycophron, Théocrite, Posidippe, mais surtout la LXX), et qu'elle a pu être considérée comme une vitrine du grec d'Egypte en même temps que propagatrice de ce nouveau grec, on comprend que le label « alexandrinisme » ait été employé par les grammairiens anciens, souvent enfermés dans la querelle atticisme/antiatticisme, pour des formes qui ont été vite banales dans tout le domaine hellénophone ».

observation qui se trouve rejoindre les conclusions de S. Mimblera sur la *koina* dorienne de Sicile¹⁹.

Après de rapides prolégomènes sur la question de la langue des *pseudo-pythagorica dorica*, nous ferons d'abord l'analyse linguistique du fragment I de l'*Harmonikos*²⁰, considéré en général comme seul authentiquement attribuable à Archytas, contemporain et ami de Platon, qui fournira un point de comparaison approprié au *Περὶ νόμου*. Pour ce dernier traité, après avoir commencé par faire l'analyse textuelle de chaque fragment pris comme une entité en soi, dans l'ordre de l'édition de Ph. Horky, vu l'homogénéité linguistique de l'ensemble — à l'exception peut-être du fragment 5c, qui sera analysé à la fin —, assez attendue pour des écrits s'inscrivant dans la tradition d'une école et déjà mise en évidence par Thesleff pour les *pseudo-pythagorica dorica*²¹, il a paru logique de regrouper les illustrations des mêmes traits en en donnant ici une présentation synthétique.

Prolégomènes : la question de la langue des pseudo-pythagorica dorica

On peut partir de l'article de H. Thesleff qui vient d'être cité, dont la partie linguistique repose sur son *Introduction to the Pythagorean writings* de 1961 : sa thèse est celle de l'unité du corpus pythagoricien et pseudopythagoricien dorien, réalisée autour d'Archytas et de sa descendance, en Italie du Sud, au III^e siècle avant notre ère et au-delà. Il évoque une *koinè* italote, peu différente de la langue des Tables d'Héraclée, mais plus littéraire, comme y insiste, de son côté, B. Centrone, dans son édition de 1990 des *Pseudopythagorica ethica*²². J.G.-J. Abbenes évoque également un dialecte littéraire assez unifié, dont les éléments non doriens, comme le participe thématique féminin en -οῖσα ou le morphème de datif pluriel -εσσι(ν), qui abondent dans les *pseudo-pythagorica*, auraient fait partie, selon lui, du tarentin littéraire²³. C'est le même type de *μικτὴ Διάλεκτος* « langue artificielle qui n'a jamais

¹⁹ S. Mimblera, « The Sicilian Doric koina », in O. Tribulato (éd.), *Language and linguistic contact in Ancient Sicily*, Cambridge, 2012, p. 249.

²⁰ *Harmonikos*, Diels-Kranz, Archytas 47 [35], Fr. 1 (11^e éd., 1964), vol. 1, p. 431-435.

²¹ Pour la question de l'unité du corpus pythagoricien dorien autour d'Archytas et de sa descendance en Italie du Sud, voir H. Thesleff, *An Introduction*, p. 80 et 92 notamment, puis « On the problem of the doric pseudo-pythagorica », in *Pseudepigraphica I. Entretiens de la fondation Hardt*, Vandœuvres, 1972, p. 59-102, où il défend à nouveau cette thèse mise à mal par W. Burkert sur des critères de contenu, voir *ad loc.*

²² Voir B. Centrone, *Pseudopythagorica ethica : I trattati morali di Archita, Metopo, Teage, Eurifamo*, Naples, 1990, p. 45-58.

²³ J.G.-J. Abbenes, *A Grammar of Pseudo-Pythagorean Doric*, Dissertationes inaugurales Batavae, Amsterdam, 1997 (résumé fourni dans *Mnemosyne* 51, 1998, p. 761).

été parlée nulle part », que décrivait L. Delatte, à propos cette fois des *Traitées sur la royauté* d'Ecphante, de Diotogène et de Sthénidas²⁴. A. C. Cassio parle, quant à lui, de dorien « générique » ou « standard »²⁵, et A. Willi décrit à sa suite une forme de contre-langage littéraire, le dorien par opposition au non-dorien, dont, comme Théocrite en poésie, le Tarentin Archytas, en prose, représentait le canon aux yeux du Byzantin Grégoire de Corinthe²⁶.

Dialecte et style sont, selon Thesleff, relativement homogènes dans l'ensemble du corpus, dans une moindre mesure, certes, dans le lexique où se côtoient archaïsmes et termes post-classiques (ou du moins que les *alea* de la transmission des textes font considérer comme tels aujourd'hui). Cette homogénéité est à juste titre mise en rapport par A. C. Cassio avec le fait que l'emploi du dialecte dépendait du genre littéraire plus que de la langue parlée par l'auteur²⁷. Elle n'en laisse pas moins apparaître, selon lui, un processus de poétisation propre à l'époque hellénistique et susceptible de s'être répercuté *a posteriori* aussi dans la transmission des écrits plus anciens²⁸. On peut mettre cela en rapport avec l'évolution de la prose littéraire vers la prose d'art, comme on l'observe encore à l'époque impériale même chez Plutarque, dont j'ai montré, dans cette même revue, la sophistication de la recherche stylistique qui se joue aussi au niveau du rythme²⁹. Par la suite, A. C. Cassio a surtout mis en avant le caractère artificiel de cette langue littéraire, regorgeant, selon lui, d'hyperdorismes et de formes ioniennes semi-dorisées³⁰.

En tant qu'éditeur et codicologue, B. Centrone attire l'attention, quant à lui, sur l'inconstance des graphies et des formes dialectales, qu'il impute au moins partiellement à la tradition manuscrite, comme

²⁴ L. Delatte, *Les Traitées de la Royauté d'Ecphante, Diotogène et Sthénidas*, Paris, 1942, p. 86.

²⁵ A. C. Cassio, « Il dialetto greco di Taranto », in *Taranto e il Mediterraneo, Atti del quarantunesimo convegno di studi sulla Magna Grecia, Taranto 12-16 ottobre 2001*, 2002, p. 435-465.

²⁶ A. Willi, « 'We speak Peloponnesian'. Tradition and linguistic identity in post-classical Sicilian literature », in O. Tribulato (éd.), *Language and linguistic contact in Ancient Sicily*, Cambridge, 2012, p. 265-288, et notamment p. 283-284, n. 42, pour Grégoire de Corinthe (*floruit* XII^e s.), p. 6-7 (Schaeffer).

²⁷ A. C. Cassio, « Lo sviluppo della prosa dorica e le tradizioni occidentali della retorica greca », in A. C. Cassio, D. Musti (éd.), *Tra Sicilia e Magna Grecia. Aspetti di interazione culturale nel IV sec. a. C.*, Atti del Convegno, Naples, 1987, Aion, sez. fil. lett. 11, 1989, p. 141.

²⁸ *Ibid.*, p. 148.

²⁹ S. Minon, « Plutarque (*Thém.* 24) transpose Thucydide (I 136) : de l'harmonie austère au péan delphique. Pragmatique et rythmique de deux modes de composition stylistique », *REG* 128, 2015, p. 29-99.

³⁰ Cassio, « Dialetti greci e *pseudepigrapha* pitagorici: le valutazioni degli antichi », *AION (filol)* 22, 2000 [G. Cerri (éd.), *La letteratura pseudepigrapha nella cultura greca e romana*. Atti di un incontro di studi, Napoli 15-17 gennaio 1998], p. 159.

le rendrait notamment visible dans les apocryphes, selon lui, le mélange de formes appartenant à des dialectes différents, parfois à deux lignes d'intervalle, qui retiendra ici, en effet, toute notre attention. Mais A. Willi objecte à juste titre que l'inconstance dans l'emploi des η/ω ou des ει/ου pour noter les voyelles longues secondaires de la série moyenne est trop systématique pour qu'elle s'explique uniquement par les *alea* de la transmission. Il rappelle du reste que pour un texte ancien comme celui d'Alcman, la translittération qui s'est faite au moment de la réforme alphabétique a fait choisir de préférence les notations Η et Ω correspondant aux voyelles ouvertes quand cela permettait d'éviter l'ambiguïté³¹. A. C. Cassio invoque de son côté les interventions des scribes, susceptibles soit de *koinéiser* le texte d'origine, soit au contraire de le re-dialectaliser, par exemple en y introduisant des éolismes, du type διαγνώμεναι, ἄμμιν, ἔμμεναι, ainsi qu'il l'a montré pour le texte d'Archytas que nous devons à Nicomaque de Gérasa (floruit c. 100 de notre ère)³².

A. *Harmonikos*, fr. 1 : la prose dorienne archytéenne

C'est d'abord par ce mathématicien, Nicomaque de Gérasa, et le néo-platonicien Porphyre (III^e s.) que ce fragment nous est connu. La tradition du premier pourrait sembler plus fidèle que celle du second, qui transmet un peu plus de formes atticisées (il étudia à Athènes chez Longin)³³, comme ὄψεσθαι, p. 432, l. 4 : Nic. Iambl. ; ὄψεσθαι : Porph.

1. Une prose philosophique encore classique

Poétismes anciens (épismes morpho-phonétiques et un dorisme morpho-syntaxique)

— le non homérique διαγνώμεναι, p. 431, l. 36 ; ἄμμες (Hom.), p. 434, l. 3-4, et φρονέειν (Hom.), p. 431, l. 2, non contracte chez Nicomaque, *Inst. Arith.* I 3, 4 p. 6, 16 (Hoche) vs θεωρεῖν, Porphyre, *Ptolem. Harm.*, p. 56 (Düring), très vraisemblablement imputables à la

³¹ A. Willi, *op. cit.*, p. 267 : ainsi ἀδικῆται vs ἀδικεῖται permettait de distinguer l'indicatif du subjonctif. Sur les erreurs imputables au *métagrammatisme* et leur absence de pertinence notamment pour le classement des manuscrits, vu leur abondance, voire leur apparition simultanée dans des témoins indépendants, cf. déjà J. Irigoien, *Histoire du texte de Pindare*, Paris, 1952, p. 428 (exemples d'hyperdorismes en 25, 233 et 303). Pour un argument proprement épigraphique, qui dissuade, de son côté, d'accorder trop d'importance aux variations purement orthographiques, cf. *infra*, note 43.

³² Cassio, « Nicomaque de Gerasa et le dialecte d'Archytas, fr. 1 », *CQ* 38, 1988, p. 135-140.

³³ Voir la notice de L. Brisson, in *Dictionnaire de l'Antiquité*, dir. J. Leclant, Paris, 2005, col. 1774, s. v. Porphyre, et déjà A.C. Cassio, « Nicomaque de Gerasa et le dialecte d'Archytas, fr. 1 », *CQ* 38, 1988, p. 135-140.

tradition archytéenne. La philosophie put s'écrire à ses débuts sous une forme poétique, comme chez le présocratique Empédocle d'Agrigente, l'auteur des *Catharmes* et du *Περὶ φύσεως*, au v^e siècle, à la différence, par exemple, d'Héraclite d'Ephèse, au vi^e siècle. Nous en reconnaissons ici quelques réminiscences.

— ὄκκα, p. 433, l. 2-3 et 3-4, est attesté chez Alcman, Epicharme, qui passait pour un disciple de Pythagore, et Sophron, ce qui caractérise la forme comme dorienne, notamment dorienne de Sicile étant donné qu'Alcman emploie concurremment ὄκα, mais avant tout poétique, la géminée non étymologique offrant l'intérêt prosodique d'allonger la syllabe initiale de la conjonction. Buck en recense des emplois épigraphiques plus tardifs en laconien, mégarien et dorien micrasiatique. La forme à géminée aurait procédé, selon lui, d'une apocope de la séquence ὄκα κα, soit la variante en -κα de -τε ionien-attique suivie de la particule modale dorienne³⁴, à moins qu'il faille plutôt poser comme Chantraine *yod-ka, variation qui serait alors comparable à celle qui est à l'origine, par exemple, du doublet homérique éolien ὄττι (<*yod-k^wid) du pronom neutre ion.-att. ὄ τι³⁵.

Prosaïsmes anciens (morphologie et lexic)

— γνοίημεν, p. 434, l. 3 : la forme secondaire d'optatif est ancienne car elle se rencontre en premier lieu chez Isocrate et Platon, de sorte qu'elle peut être chez son contemporain, Archytas, parfaitement authentique.

— νοθρῶς « progressivement », p. 434, l. 16 : adverbe rare et ancien, attesté à deux reprises chez Hippocrate, ensuite, chez Archytas, Polybe puis Galien.

Prosaïsmes récents (phonétique, lexic et phraséologie)

— οὐθέν, p. 432, l. 1 : atticisme de la *koinè*. La graphie étymologisante à aspirée, sous l'influence de l'esprit rude de εἶς, dans les deux pronoms négatifs οὐθείς et μηθείς se rencontre vers le deuxième tiers du iv^e siècle et se systématise au long de ce siècle. Dans les papyrus de Ménandre, les deux variantes se rencontrent, et il est vraisemblable que le flottement soit imputable non au poète mais à sa tradition. C'est en effet οὐθείς qui est usuel à Athènes au moment où se forge la *koinè*, même si la forme οὐδεῖς conservée dans les autres dialectes finit par l'emporter, y compris dans cette cité, où elle réapparaît au i^{er} siècle

³⁴ Cf. e. g. F. Costabile, *Polis ed Olympieion...*, 1992, n° 22, l. 12, Locres épizéphyrienne, iv^e/iii^e s.

³⁵ C. D. Buck, *Greek Dialects*, p. 104, § 11, et P. Chantraine, *DELG*, s. v. κε.

avant notre ère et constitue la norme durant l'époque romaine³⁶. L'emploi de οὐθείς est par ailleurs très répandu dans les papyrus égyptiens jusqu'au III^e siècle de notre ère. La variante se rencontre aussi dans la prose très artificielle de Lucien, où elle est caractéristique de la variété haute de l'attique hellénistique et de la *koinè*, dans lesquels elle constitue une forme de maniérisme stylistique³⁷. Il n'est donc pas étonnant de rencontrer cette forme dans la prose philosophique d'Archytas, où elle a pu pénétrer comme **atticisme littéraire** et être associée aux traits doriens.

— ὄκκα τὰ φερόμενα ἀπ-αντι-άζαντα ἀλλάλοις συμπέτη, p. 433, l. 2-3 ; περι-κατα-λαμβάνόμενα, p. 434, l. 5 : si des exemples de surcomposition se rencontrent dès la langue homérique, dans des verbes où l'agglutination de particules préfixées précise la direction du mouvement, comme dans παρ-εκ-προ-φυγεῖν, *Il.* 23, 314, ὑπ-εκ-προ-φυγεῖν, notamment *Il.* 20, 147 et ὑπ-εκ-προ-ρέω, *Od.* 6, 87³⁸, en prose ils s'observent d'abord chez Aristote (chez qui ce dernier surcomposé est également attesté). Le surcomposé ἀπ-αντι-άζω, en revanche, ne se rencontre pas avant Archytas, pour se trouver repris ensuite chez ceux qui le citent, comme Porphyre, ou plus tard encore chez Procope. C'est une simple variante de l'ancien homonyme ἀπαντάω, une forme de remotivation, qui offre l'intérêt, à la faveur de la présence de la voyelle /i/, de souligner la double préverbativité en ἀπ-αντι-. L'usure sémantique des formes à préverbe unique a pu être l'une des motivations de la double préverbativité. Mais celle-ci a eu aussi pour effet de générer des formes longues, à 4 syllabes souvent toutes brèves, au lieu de 2, entraînant ainsi un changement de la rythmique rendu manifeste à la clausule ou en tête des membres des périodes, où le verbe prend le plus souvent place (la clausule étant sa position par défaut³⁹). Ces formes à rallonge et la vivacité rythmique que leur emploi suscite sont l'une des caractéristiques stylistiques de la *koinè* hellénistique et impériale⁴⁰.

³⁶ L. Threatte, *Grammar of Attic Inscriptions* I, p. 472-476.

³⁷ Voir A. Meillet, *Aperçu d'une histoire de la langue grecque*, 8^e éd. mise à jour par O. Masson, Paris, 1965, 278-279, mais l'exemple de ὄθ' Ἐρμῆς pour ὄδ', au VI^e s. est une mélecture, cf. L. Threatte, *op. cit.*, p. 472.

³⁸ J.-A. de Foucault, *Recherches sur la langue et le style de Polybe*, Paris, 1972, p. 31.

³⁹ Sur la fréquente position du verbe en fin de membre, voir S. Minon, « Plutarque transpose Thucydide : de l'harmonie austère au péan delphique. Pragmatique et rythmique de deux modes de composition stylistique », *REG* 128, 2015, p. 57-58.

⁴⁰ Sur la surcomposition caractéristique de la prose hellénistique, y compris dans la langue des inscriptions, voir A. Lopez Eire, « L'influence de l'ionien-attique sur les autres dialectes épigraphiques et l'origine de la *koinè* », in Cl. Brixhe (éd.), *La koiné grecque antique II. La concurrence*, p. 7-42, notamment p. 8 (préfixation abondante en ionien et passée en attique) et p. 24, où Aristote est cité (*Rhét.* 1406a1 sq.) sur la lourdeur de style causée par les composés. Sur ce trait chez un auteur comme Plutarque et sur les effets rythmiques qu'il tire de cette « flexibilité morpho-syntaxique du verbe », voir S. Minon, *loc. cit.*

— τὰν ἀναστροφὰν ἔχει — p. 434, l. 21, au sens de « tourner et retourner, traiter, s'occuper d'un objet de recherche ». Le substantif ἀναστροφή n'est pas attesté avant le v^e siècle *a. C.*, d'abord chez Sophocle, pour évoquer des tours et retours en arrière, au sens concret, puis chez Aristote, *Mir.* 843a30, au sens de « renversement, retournement », d'où l'idée de « désordre ». Quant à la *iunctura*, elle se rencontre après Archytas au plus tôt chez Aristée, puis chez Diodore, où elle est employée avec ce sens abstrait pour la première fois avant Josèphe⁴¹. Soit l'origine du tour est à trouver dans cette école, soit c'est l'indice d'une interpolation ou de l'inauthenticité du fragment, comme le pensait C. A. Huffman⁴².

2. Un mélange littéraire d'ionien-attique et de dorien⁴³

Dorien sévère, dorien doux et koina dorienn

Le mélange de dorien sévère (ἤμεν, p. 432, l. 8 ; γαμετρίας, l. 6 ; μουσικᾶς, l. 7., Nic.) et de dorien doux (εἶμεν, l. 8, Porph. **g** ; αὐτούς, l. 1 ; μουσικᾶς, l. 7, Porph.) est attendu en Grande-Grèce et Sicile comme dans les *pseudopythagorica*⁴⁴. En dehors du *koinéisme* d'origine attique οὐθέν, on n'attend en principe ni pur atticisme ni ionisme, comme le confirme le choix par exemple de la forme ἀδελφεά, p. 432, l. 8, déjà homérique mais non attique ni spécifiquement ionienne, ou de l'aoriste de radical de forme non ionienne-attique πετ- dans συμπέτη, p. 433, l. 3. Aussi εἶναι, p. 433, l. 7, transmis par Porphyre, p. 81, 7, doit-il être interprété comme un atticisme de l'époque du néo-platonisme.

On note par ailleurs un *koinaïsme* dans la *iunctura* δοκοῦντι ἤμεν, p. 433, l. 1 (εἶμεν, Porph. **g**, mais ἤμεν dans ses autres manuscrits ; ἔμμεναι Nic.), aussi attestée p. 435, l. 37-38. Comme l'a déjà expliqué A. C. Cassio, la forme δοκοῦντι résulte du mixage entre *koinè* et

⁴¹ Aristée : lettre mal datée à Philocratès, 216.4 ; Diodore, 13.1 et Josèphe *Antiquités juives*, 17.345.

⁴² C. A. Huffman, « The authenticity of Archytas fr. 1 », *CQ* (n.s.) 35 (1985), p. 346.

⁴³ Le mélange dialectal n'est pas seulement le propre des langues littéraires et de la prose d'inspiration pythagoricienne : en ce qui concerne l'orthographe notamment, les inscriptions d'une aire dialectale donnée sont rarement uniformisées par l'existence d'une norme stricte. A Thasos, par exemple, Jean Pouilloux, *Recherches sur l'histoire et les cultes de Thasos. De la fondation de la cité à 196 avant J.-C.*, Paris, 1954, p. 447, faisait remarquer l'absence « d'évolution uniforme pour les phénomènes de morphologie ou de dialecte », ou plutôt pendant longtemps de leur transcription graphique. Pour ce mélange en Italie méridionale, voir C. Consani, « Changements et mélanges de codes dans le grec des premiers siècles de l'ère vulgaire : le cas de la Sicile », in R. Hodot (éd.), *La koinè grecque antique V. Alternances codiques et changements de code*, Nancy, 2004, p. 51.

⁴⁴ C'est cette *koinè* italiote que décrit H. Thesleff, *An Introduction*, p. 93.

dorien : Archytas aurait en effet employé, en tarentin, δοκίοντι ; en dorien standard, δοκέοντι⁴⁵. La forme non contracte en -εο- est un archaïsme conservé dans les dialectes du Nord-Ouest, comme à Delphes, sauf dans les décrets de l'amphictionie, qui sont rédigés dans une forme de dorien *koinéisé* ou *koina* du Nord-Ouest⁴⁶, destiné à servir de langue véhiculaire dans cette instance pluri-ethnique, où l'on rencontre précisément des 3^e p. du pluriel en -οῦντι avec la contraction de la *koinè*, comme aussi en Grande-Grèce, alors que les dialectes doriens présentent -ιο-⁴⁷. Dans ce contexte de *koina*, c'est plutôt l'infinitif εἶμεν qui serait attendu. Il se rencontre dans les inscriptions de Grande-Grèce et de Sicile dès la seconde moitié du VI^e siècle avant notre ère, et à Delphes, dans les décrets amphictyoniques, à partir de 380 a. C.⁴⁸.

Renforcement de la coloration dorienne par « polarisation »

— κίνᾱσις, p. 435, l. 1 (leçon unique) vs κινουμένοις), , l. 3, l. 4 : les échanges entre les flexions verbales en -άω et en -έω sont bien connus en dehors de l'ionien-attique⁴⁹, et le vocalisme *a* suffixal est en particulier attesté pour ce radical dans κινάθισμα et le verbe κινάθιζειν et sans doute aussi dans un nom sicilien du renard, le neutre κίναδος⁵⁰. L'abstrait κίνᾱσις est par ailleurs attesté dans un fragment de Pythagore, dans des fragments du philosophe Aristée et notamment dans les καθολικοί λόγοι du Pseudo-Archytas, sous une forme hybride, avec un génitif en -εως : la phrase τὸ δὲ ἀρεμέειν προτερεῦει τᾶς κινάσεως y apparaît comme une réécriture datable au plus tôt du I^{er} siècle avant notre ère, où le verbe προτερεῦειν est pour la première fois attesté chez les grammairiens Tryphon et Philoxène ; les

⁴⁵ Cassio, « *Il dialetto greco di Taranto* », in *Taranto e il Mediterraneo* (Atti del quarantunesimo convegno di studi sulla Magna Grecia, Taranto 12-16 ottobre 2001), Tarente, 2002, p. 458.

⁴⁶ Voir M. Douthe, « La *koina* du Nord-Ouest : nature et développement », in S. Minon (éd.), *Diffusion de l'attique et expansion des koinai dans le Péloponnèse et en Grèce centrale*, Genève, 2014, p. 97-115.

⁴⁷ Voir J. Méndez Dosuna, *Los dialectos dorios del Noroeste. Gramática y estudio dialectal*, Salamanca, 1985, p. 79.

⁴⁸ Sélinonte, VI^e s. (*SEG* 38, 961) ; Sybaris, IV^e s. a. C. (*IG* XIV, 641, l. 5). A Delphes, l'une des plus anciennes occurrences est représentée par le décret amphictionique *CID* 1, 4, l.

⁴⁹ Voir Buck, *Greek dialects*, Chicago, 1955, p. 125, § 161, 2.a, qui cite les exemples de πονάω et φωνάω chez Sappho, Pindare et Théocrite. La tendance est à étendre la flexion en -έω, plus proche du paradigme thématique, au détriment de -άω, comme le montre le choix de φωνέω en ionien-attique.

⁵⁰ κινάθισμα « mouvement (d'ailes) bruisant » chez Eschyle, *Pr.* 124 (anapestes) ; κινάθιζειν, Hsch., s. v., notamment présenté comme un synonyme de κινεῖν. Pour κίναδος, voir le comique Callias, *PCG* 4, n° 2, p. 42 (Kassel Austin) et *Sch. Théoc.* 5.25 (Wendel, p. 163, cf. *EM* 514.13).

formes doublement artificielles, ἀρεμέειν, à la fois par le /a:/ à l'initiale ainsi dorisée de son radical, sur lequel nous reviendrons en B, 4, et par l'hiatus d'allure poétique archaïsante de la finale -έειν, et κινάσεως, au /a:/ radical d'allure aussi dorienne et à la désinence marquée comme ionienne-attique, s'accordent bien, de leur côté, avec une telle datation⁵¹. Le substantif est attesté plus anciennement avec H ionien puisqu'il se rencontre dès le VI^e siècle chez les philosophes de l'École de Milet Anaximandre et Anaximène. Ce vocalisme connoterait le lexème comme caractéristique de ce courant philosophique. On aurait alors affaire dans le /a:/ de κινῶσις au phénomène de renchérissement dans la coloration dialectale non ionienne-attique qui relève *mutatis mutandis* de ce que René Hodot appelait 'polarisation', c'est-à-dire du renforcement d'un trait dialectal authentique par lequel la cité — ici, l'école philosophique — marque son identité, comme cela s'observe dans la langue au moment où la *koinè* commence à concurrencer les dialectes⁵². Il s'agirait donc ici d'un dorisme plutôt que d'un hyperdorisme au sens strict⁵³.

Une forme de code-switching⁵⁴ littéraire

Dans ce contexte linguistique globalement dorien, se succèdent τὰ τῷ ὄντος πρώτιστα puis πρῶτον μὲν οὖν, p. 432, l. 8-9, suivis eux-mêmes de πληγῶς et πλαγάν, p. 433, l. 1 (leçons unanimes) :

(ταῦτα γὰρ τὰ μαθήματα δοκοῦντι ἡμεν ἀδελφεά·
περὶ γὰρ ἀδελφεὰ τὰ τῷ ὄντος **πρώτιστα**
δύο εἶδεα τὰν ἀναστροφῶν ἔχει. **Πρῶτον μὲν**

⁵¹ Thesleff, p. 186, l. 19, pour le fragment de Pythagore ; p. 52, l. 18 et 26, pour les fragments d'Aristée (gén. dorien en -ιος) ; voir en particulier, chez le Pseudo-Archytas, les Καθολικοί λόγοι, p. 5, l. 28. Pour Tryphon, voir *Περὶ παθῶν*, 3.1.10 (Schneider, Teubner), et pour Philoxène, *Die Fragmente des Grammatikers Philoxenos [Sammlung griechischer und lateinischer Grammatiker (SGLG) 2]*. Berlin, 1976, Fr. 323. 10 (Theodoridis).

⁵² R. Hodot, « Dialecte et koinè », *Lalies* 9, 1990, p. 60 : « tandis que l'hyperdialectalisme se solde par la création de formes artificielles, la polarisation part de couples de variantes existant dans la langue. Quand dans un tel couple l'une des formes est d'usage courant, l'autre d'emploi plus rare (pour des raisons historiques ou parce qu'elle relève d'un niveau de langue différent), la polarisation consiste à affecter la forme la moins commune au dialecte ».

⁵³ La polarisation suppose le renforcement de la coloration dialectale, quand l'hyperdialectalisme est une faute par rapport au dialecte : pour les différentes formes que peut prendre le second phénomène, voir *infra*, le préambule à 4.

⁵⁴ Par *code-mixing*, on entend le mélange d'éléments étrangers « dans le cadre d'un système linguistique défini comme dominant ou principal », alors que le *code-switching* ne présuppose pas de dominance, voir e. g. C. Consani, « Changements et mélanges de codes dans le grec des premiers siècles de l'ère vulgaire : le cas de la Sicile », in R. Hodot (éd.), *La koinè grecque antique V. Alternances codiques et changements de code*, Nancy, 2004, p. 47, qui renvoie lui-même à P. Muysken, *Bilingual Speech. A Typology of Code-Mixing*, Cambridge, 2000, p. 3-10.

οὖν ἐσκέψαντο, ὅτι οὐ δυνατόν ἐστὶν ἡμεν ψόφον μὴ
γενηθείσας πληγᾶς τινῶν ποτ' ἄλλαλα. Πλαγὰν δ' ἔφαν
γίνεσθαι, ὅκκα τὰ φερόμενα ἀπαντιάξαντα ἀλλάλοις συμπέτηι.

(Ces disciplines en effet nous semblent sœurs). Car elles s'occupent des deux Formes sœurs originelles de l'Être. D'abord donc, ils comprirent qu'il n'était pas possible qu'il y eût son sans que des éléments se fussent entrechoqués. Le choc, disaient-ils, se produit lorsque les corps en mouvement se rencontrent avec tant de force qu'ils en tombent.

Il ne me semble avoir rencontré d'incohérence dialectale au niveau des radicaux dans aucun texte de prose épigraphique administrative — soit le niveau le plus proche de la langue littéraire sur laquelle nous réfléchissons —, pas même à l'époque impériale, ni dans aucune autre catégorie de documents susceptibles d'avoir été rédigés par des locuteurs moins lettrés. Le mélange dialectal pratiqué n'est pas non plus comparable à celui des langues poétiques d'un Pindare ou d'un Théocrite. Celles-ci se caractérisent en effet par une relative cohérence au sein de l'énoncé : une coloration dialectale est privilégiée, et l'insertion de dialectalismes empruntés à d'autres familles dialectales sert à rehausser la coloration majeure et a vocation poétique ; le dorien de Pindare est ainsi émaillé d'éolismes empruntés, non à la langue homérique, mais à la lyrique lesbienne, qui « font » encore plus poétique. Notre passage, en revanche, a l'allure d'un patchwork ou d'une rhapsodie linguistique : comme si des pièces de nature et d'origine différentes avaient été mises bout à bout. La première réaction pourrait alors consister à interpréter l'hétérogénéité comme l'indice d'interpolations imputables, non à Archytas lui-même, mais à sa tradition.

Remarquons cependant que la forme au radical ionien-attique *πρώτιστα* est substantivée et employée dans un syntagme complexe à valeur topique dont la coloration est, à l'exception du vocalisme dorien sévère de l'article qui substantive le participe au radical de forme exclusivement attique *ὄντος*⁵⁵, essentiellement ionienne-attique sans être pour autant propre à ce dialecte (*εἶδεα* non contracte est un archaïsme commun à différentes familles dialectales). Or, la notion d'Être est explicitée dès la *Métaphysique* d'Aristote⁵⁶, et l'existence d'un traité sur l'Être (*Περὶ τοῦ ὄντος*) de Protagoras d'Abdère, sophiste proche de Périclès, qui aurait, d'après Platon, séjourné aussi

⁵⁵ Comparer le masculin *ἑόντ-* des autres dialectes, ionien et dorien des *pseudo-pythagorica* (e. g. pseudo-Archytas, Thesleff, p. 36.14, 37.9 etc.) vs *ἔντ-ασσιν*, en dorien sévère d'Héraclée et de Tarente, *Tables d'Héraclée*, I 158, voir Buck, *GD*, p. 129.

⁵⁶ Aristote, *Métaphysique*, e. g. 1045b27 : *Περὶ μὲν οὖν τοῦ πρώτως ὄντος καὶ πρὸς ὃ πᾶσαι αἱ ἄλλαι κατηγορίαι τοῦ ὄντος ἀναφέρονται εἰρηται* Au sujet, donc, de l'Être premier, auquel, dit-on, se rapportent toutes les autres catégories de l'Être, ou encore 1061a14.

en Sicile⁵⁷, permet de conjecturer une forme d'imitation, qui justifierait l'intrusion de la coloration vocalique de l'« autre langue » dans πρώτιστα comme dans ὄντος. La référence aux disciplines sœurs à propos du quadrivium se retrouve, quant à elle, dans la *République* de Platon, où elle est présentée comme pythagoricienne en même temps que leur⁵⁸. Nous serions donc dans un contexte d'amalgame, entre citation, la coloration dialectale d'origine servant à signaler l'emprunt, et réécriture : le syntagme nominal suivant (τὰν ἀναστρόφαν) a pour sa part une coloration dorienne.

De son côté, πρώτον est adverbial et employé ici comme cheville argumentative dans la construction logique de l'énoncé. Le connecteur logique οὖν qui suit présente, quant à lui, le vocalisme attique, qui deviendra ensuite celui de la *koinè*⁵⁹. Or la séquence de particules πρώτον μὲν οὖν se rencontre dès les pré-socratiques Xénophane de Colophon et Mélissos de Samos⁶⁰. Nous pourrions alors avoir, à travers πρώτον en tête, l'adaptation et l'appropriation affichées de cette connexion logique en dorien. L'armature, à l'extérieur de l'énoncé, aurait été ainsi dorisée, quand des éléments essentiels de son contenu auraient été laissés en ionien-attique, leur dialecte d'emprunt, par une forme de reconnaissance de l'héritage philosophique pré-socratique ionien, notamment celui de l'école des physiciens de Milet, qui était absorbé à la même époque à Athènes par Platon et ses disciples.

Dans le cas de πληγᾶς/πλαγάν, notons en outre que la première occurrence, topique, présente une forme hybride, avec le vocalisme radical ionien-attique mais la désinence de génitif dorienne, tandis que la seconde, qui fait l'objet d'une reprise focalisée, en tête de la phrase suivante, a cette fois vocalisme et désinence doriens. Un passage traite du même sujet chez Aristote, *De l'âme*, 419b20 :

ἀλλὰ δεῖ στερεῶν πληγὴν γενέσθαι πρὸς ἄλληλα καὶ πρὸς τὸν ἀέρα.
 Τοῦτο δὲ γίνεται ὅταν ὑπομένη πληγεῖς ὁ ἀήρ καὶ μὴ δια-
 ρυθῆ. Διὸ ἐὰν ταχέως καὶ σφοδρῶς πληγῆ, ψοφεῖ· δεῖ γὰρ
 φθάσαι τὴν κίνησιν τοῦ ῥαπίζοντος τὴν θρύψιν τοῦ ἀέρος.

⁵⁷ Sur l'existence de ce traité et le séjour de Protagoras en Sicile, voir, par exemple, L. Brisson, « Les sophistes, dans M. Canto-Sperber (dir.), *Philosophie antique*, Paris, 1998, p. 92 et dans J.-F. Pradeau (dir.), *Les sophistes*, Paris, 2009, la notice consacrée à Protagoras par M. Bonazzi, p. 449, note 10.

⁵⁸ Platon, *Rép.* 7. 530d : Κινδυνεύει, ἔφην, ὡς πρὸς ἀστρονομίαν ὄμματα πέπηγεν, ὡς πρὸς ἐναρμόνιον φορὰν ὅτα παγήναι, καὶ αὐταὶ ἀλλήλων ἀδελφαὶ τινες αἰ ἐπιστήμαι εἶναι, ὡς οἱ τε Πυθαγόρειοι φασὶ καὶ ἡμεῖς *Il semble que, comme les yeux ont été formés pour l'astronomie, les oreilles l'ont été de même pour le mouvement harmonique et que ces sciences sont sœurs, comme le disent les Pythagoriciens et nous* (trad. E. Chambry, CUF).

⁵⁹ Voir Bechtel, *Die griechischen Dialekte*, III, p. 239, § 286.

⁶⁰ Xénophane de Colophon, *Die Fragmente der Vorsokratiker*, Fr. 28, 977b, l. 21, et Mélissos de Samos, Fr. 5, 976b, l. 14 (Diels-Kranz).

(...) mais il faut qu'il y ait choc de solides au contact les uns des autres et de l'air. Cela se produit lorsque l'air soutient le choc sans se disperser. C'est pourquoi s'il est frappé vite et fort, il rend un son. Il faut en effet que le mouvement de celui qui frappe devance la dispersion de l'air.

Ils sont d'esprit suffisamment proche pour qu'il soit difficile de croire qu'ils aient pu être composés de façon tout à fait indépendante : soit le traité d'Aristote a utilisé Archytas comme source, soit les deux se sont inspirés d'une source commune, probablement ionienne. Derechef, la référence à la source aurait été laissée dans son dialecte sans être transposée. Et la focalisation de la reprise aurait pour but aussi de ramener au dorien, langue cible⁶¹. Ce seraient différentes illustrations du *code-switching* littéraire ou jeu sur deux codes, à l'intérieur soit d'une portion d'énoncé (πρώτιστα (...) πρᾶτον), soit du syntagme (τῷ ὄντος), soit du mot (πληγᾶς). Une dernière forme possible de compromis linguistique est susceptible d'avoir joué au niveau du texte, comme cela a été signalé pour les *Prooimia* de Charondas de Catane. Nous aurons l'occasion d'y revenir à propos du Περὶ νόμου.

Première conclusion : nous sommes donc en présence d'une langue littéraire de registre élevé, non exempte de poétismes homériques ou d'inspiration sicilienne, ni de *koinésismes* littéraires, dont la coloration dialectale doriennne occidentale (mélange de dorien sévère d'Italie du Sud, de dorien doux de Sicile et déjà de *koina*), appuyée le cas échéant (κίνῶσις), a pu servir de marque d'école pour les Pythagoriciens⁶² et ensuite les mathématiciens d'origine sicilienne comme, au III^e siècle, Euclide de Géla et Archimède de Syracuse, dont certains traités paraissent écrits dans une *koinè* dorisée⁶³. Si la motivation d'une telle dialectalisation, a pu être un fort sentiment ethnique, aux lendemains de la guerre du Péloponnèse, comme le postulait Thesleff, signalons néanmoins que la Sicile, en particulier, est le berceau d'une importante tradition littéraire en dorien⁶⁴. Vu le contexte d'ensemble du fragment,

⁶¹ Je laisse de côté, pour sa neutralité, γίνεσθαι, dont le trait phonétique et graphique concerne à nouveau le radical : en effet, plus précoce en ionien qu'en attique, et caractéristique en tant que tel ensuite de la *koinè*, il est connu aussi précocement d'autres dialectes, cf. L. Threatte, *GAI* I, p. 562.

⁶² A.C. Cassio parle de marque identitaire du pythagorisme à l'extérieur, cf. « Lo sviluppo della prosa dorica e le tradizioni occidentali della retorica greca », in A.C. Cassio, *D. Musti (éd.), Tra Sicilia e Magna Grecia. Aspetti di interazione culturale nel IV sec. a. C.* Atti del Convegno, Naples, 1987, Aion, sez. fil. lett. 11, 1989, p. 150.

⁶³ M. Bile, « La prose doriennne », in R. Hodot (éd.), *La koinè grecque antique IV. Les koinés littéraires*, Nancy, 2001, p. 121-127.

⁶⁴ Thesleff, *An Introduction...*, p. 92. L'intérêt porté au pythagorisme par les Latins, et notamment des Romains comme Varron et Cicéron, n'est pas antérieur au III^e siècle avant notre ère, voir C.H. Kahn, *op. cit.*, p. 86-93. Pour la tradition littéraire doriennne en Sicile, voir S. Mimbrera, *op. cit.*, p. 249.

au regard de leur contextualisation particulière, les seuls cas de flottements entre vocalisme dorien et ionien-attique, au radical et non dans les désinences, ont toute chance de pouvoir être interprétés comme les illustrations d'une forme de *code-switching* littéraire. Alors que le *code-mixing* suppose que l'une des variétés linguistiques en présence soit dominante, en général la plus prestigieuse — c'est alors la langue-cible —, dans le cas présent, le dorien, dialecte maternel d'Archytas, et l'ionien-attique, dont il paraît avoir eu une égale maîtrise, peuvent être qualifiés l'un et l'autre de langues-sources, complémentaires puisqu'elles sont l'une et l'autre employées à des niveaux différents : l'ionien procure le fonds lexical philosophique le plus ancien, parfois déjà atticisé (ὄντος), alors que le dorien apporte surtout une coloration d'ensemble, d'ordre principalement phono- et morpho-logique, le principe constitutif néanmoins d'un genre. La synthèse artificielle opérée entre ces deux variétés visait sans doute à élever ce dernier dialecte au statut de nouveau *medium* philosophique, digne de succéder à l'ionien, dialecte de référence dans ce registre, et de rivaliser avec l'attique dont les locuteurs et scripteurs de l'Académie et leurs disciples prétendaient à la même succession.

B. Περὶ νόμου καὶ δικαιοσύνης⁶⁵

Ce traité, considéré unanimement comme non attribuable à Archytas et datable au plus tôt de *ca* 300 avant notre ère, si l'on suit notre collègue Ph. Horky, sera examiné en tant qu'illustrant l'évolution de la prose philosophique doriennne, c'est-à-dire la constitution d'une *koinè* doriennne ou *koina* philosophique. C'est sur cet aspect que nous nous concentrons, en laissant de côté à présent la question mineure du mélange de dorien doux et de dorien sévère. Nous nous intéresserons notamment à ce qui pourrait prendre la forme à nos yeux d'incohérences entre *koinè* ionienne-attique et *koina* doriennne d'une époque que l'hypothèse de travail d'Horky nous fait présumer être l'époque hellénistique.

1. Archaismes et poétismes

Archaismes phonétiques

— καλέεται, 35.27, comme chez Homère, Hérodote, Hellanikos, Hippocrate et, en prose doriennne, Ecphantos et Théagès⁶⁶.

⁶⁵ Les références sont à l'édition de Thesleff, p. 33, l. 3 à p. 36, l. 11 (Stobée, 4.1.135-138, p. 82.13-88.4 et 4.5.61, p. 218.12-219.2, Hense) et p. 47, l. 23-26 (Stobée, 4.1.132, p. 79).

⁶⁶ Pour ne pas multiplier les notes, il sera parfois seulement renvoyé aux auteurs. Nos relevés ont été établis à partir du *Thesaurus linguae graecae* d'Irvine.

— ἀείματα, 35.28, ἀειδόμενα, l. 30 : forme étymologique poétique du substantif, cf. Hésiode, Hérodote, Eupolis, Callimaque ; et pour le verbe, les poètes, Hérodote, mais non Platon.

Un dorisme morphologique de l'Ouest : τὸν κάρρωνα, 34.15, τὸ κάρρον, 35.12 (leçons uniques)⁶⁷. En face du comparatif de l'adjectif hom. κράτερος/κάρτερος, κρέσσων attendu en ionien et en poésie d'inspiration ionienne, atticisé en κρείττων puis ré-ionisé en κρείσσων, une partie du dorien présente, avec le vocalisme de κάρτερος, κάρρων (<*καρτῶν > *κάρσων), qui est attesté chez Alcman et Epicharme : la forme est donc en particulier sicilienne, du moins connue par la tradition littéraire régionale, et chez un poète, rappelons-le, qui passait pour un disciple de Pythagore. Le crétois a refait, quant à lui, κάρτων d'après κάρτερος⁶⁸.

Une désinence employée pour sa connotation poétique : la désinence de dat. pl. athématique en -εσσι(ν), dans θρεμμάτεσσι (M ; SA θρεμμάτεσι), 36.5, οἶεσσι(ν), 35.28 et μερέεσσι, 34. 22⁶⁹. La désinence -εσσι a acquis le statut de désinence athématique à part entière dès la langue homérique, comme l'attestent en particulier les thèmes sigmatiques au datif pluriel en -έ-εσσι, comme ici même μερ-έ-εσσι. Ancienne en Grèce propre, elle pourrait remonter, d'après J. Méndez Dosuna, à une communauté protoéolienne⁷⁰. Wackernagel avait posé pour l'expliquer l'analogie proportionnelle suivante : χῶραι : χώραισι = λύκοι : λύκοισι = ἄνδρες : x, avec x = ἄνδρεσσι⁷¹. La *koinè* tant épigraphique que littéraire a -σι, tandis que la *koina* sicilienne utilise -εσ(σ)ι, avec des exemples de -οις seulement à Tauroménion⁷², alors qu'en Grèce propre, ce sont ces deux dernières désinences qui se rencontrent dans les dialectes doriens du Nord-Ouest, spécialement à

⁶⁷ Pour l'incohérence dialectale entre τὸ κάρρον, 35.12 et κρέσσωνα, l. 14, voir *infra*, 4.

⁶⁸ Pour κάρρων, voir Alcman, PMG, Fr. 105, l. 1 (Page), Epicharme, CGF, Fr. 165, l. 1 (κάρρωνα, Kaibel) ; pour crét. κάρτωνανς, *Lois de Gortyne*, I, l. 15-18, et voir G. Genevros, *Le vocabulaire institutionnel crétois*, Genève, 2016, p. 192.

⁶⁹ La désinence -εσσι se rencontre ailleurs dans πάντεσσι (Περὶ ἀνδρός, p. 9, l. 22 ; p. 13, l. 10 et Περὶ σοφίας, p. 43, l. 27) et παρεόντεσσι (Περὶ ἀνδρός, p. 14, l. 22).

⁷⁰ J. Méndez Dosuna, *Los dialectos dorios del Noroeste. Gramatica y estudio dialectal*, Salamanca, 1985, p. 482.

⁷¹ Id., p. 480. Voir J. Wackernagel, *IF* 14 (1903), p. 367-375 (= *Kleine Schriften* 1969, p. 967-969.). Voir aussi J. L. Garcia Ramon, « Proportionale Analogie im Griechischen: der Dativ Pluralis der 3. Deklination in den aiolischen und westgriechischen Dialekten », *Glotta* 68, 1990, p. 133-156.

⁷² L. Dubois, *Inscriptions grecques dialectales de Sicile*, Rome, 1989, n° 186, p. 220, et *Inscriptions grecques dialectales de Sicile*, II, Genève, 2008, p. 204. Voir S. Mimberrera, « The Sicilian Doric koina », in O. Tribulato (éd.), *Language and linguistic contact in Ancient Sicily*, Cambridge, 2012, p. 232.

Delphes, et avec une distribution morphologique particulière, en éléen⁷³. Dans le corpus pseudo-pythagoricien dorien, en revanche, -εσσι avec géminée n'alterne qu'avec la désinence -σι de la *koinè*. Dans la mesure où -οις est seulement épigraphique, il est probable que l'emploi de -εσσι y relève de la tradition littéraire et poétique. Cet usage témoigne en tout cas d'une telle recherche que la forme θρεμμάτεσσι (au rythme ditrochaïque) se trouve être unique non seulement chez le pseudo-Archytas, mais dans la littérature et l'épigraphie, à la différence de la forme banale de la *koinè* θρέμμασι(ν), de rythme dactylique ou crétique.

Un archaïsme du lexique institutionnel : ἵππ-αγρέται, 34. 20, est mentionné comme terme institutionnel spartiate. Le substantif est connu par ailleurs chez Xénophon, où il désigne ceux qui avaient pour fonction de choisir et peut-être d'assembler la fleur des éphèbes⁷⁴. Ce vocabulaire dénote un milieu très rural, où le chef scout est dit lui-même βου-αγός « meneur de bœufs », comme si l'éducation des jeunes gens était assimilée à l'élevage des animaux et comme si on s'était intéressé à celui-ci et avait forgé le vocabulaire qui y a trait avant de s'intéresser à celle-là, en se contentant par conséquent d'étendre l'emploi de ces lexèmes bien au-delà de leur sens étymologique sans éprouver le besoin de se doter de lexèmes spécifiques, dans une culture dans laquelle hommes et animaux, au moins dans leur enfance, n'étaient pas distingués. La rétention de cet archaïsme relève du lexique spartiate, mais ce qui est surtout intéressant, c'est de voir employé le lexème tel quel, avec son second élément en -αγρ- caractéristique sous cette forme précise du crétois, du laconien, de l'éléen, du lesbien et de la langue poétique d'inspiration homérique⁷⁵, alors que la prose dorienne pseudo-archytéenne use du synonyme αἰρέω. Dans cette prose philosophique, les références et citations sont conservées dans leur dialecte-source, sans transposition dans le dialecte-cible.

⁷³ Pour le grec du Nord-Ouest, voir J. Méndez Dosuna, *op. cit.*, p. 481 (distribution morphologique) -487 ; pour l'éléen, voir S. Minon, *IED*, p. 378-382 : -οις dans les thèmes consonantiques et -έσ(σ)ι en principe dans les thèmes en -εύς.

⁷⁴ Xénophon, *Constitution des Lacédémoniens*, 4.3 et *Helléniques* 3.3.9. Pour l'étymologie et le sens de ἵππ-αγρέτας et des composés qui présentent ce second élément, voir G. Genevois, *op. cit.*, p. 19-25 : le verbe ἀγρέω « saisir, capturer » est un paronyme de αἰρέω, qui tend à s'y substituer, et est sans doute étymologiquement lié à ἀγείρω « rassembler », avec lequel il semble avoir entretenu des liens sémantiques aux époques les plus anciennes, cf. la notice de M. Kümmel du *Lexikon der Indogermanischen Verben*², Wiesbaden, 2001, p. 276, racine *h₂ger-.

⁷⁵ S. Minon, *IED*, p. 493.

2. Deux traditions prosaïques anciennes

Prose ionienne-attique

Morphonétique

— κρείσσονος, 33. 14 : on attendrait l'équivalent dorien κάρρων, attesté précisément en 34.15 et 35.12⁷⁶, mais on a ici l'adaptation et l'intégration ancienne d'un atticisme phonétique, κρείττων, à l'intérieur de la tradition homérique, dans laquelle la forme attendue de ce comparatif de κράτερος/κάρτερος aurait été κρέσσων, qui est attesté, par exemple, dans un fragment de Stésichore et chez Théognis⁷⁷. La forme pourrait alors être interprétée ici comme un ionisme post-homérique (par exemple, dans le corpus hippocratique, κρέσσων alterne avec κρείσσων) ou un atticisme littéraire.

— vocalisme de κοινωνία, 33.10, récurrent, à la place de la forme à contraction non ionienne-attique attendue, qui serait Pind. κοινᾶνία (< *κοινάφων, d'où κοινᾶν, -ᾶνος chez Pind., en locr., arcad., en face d'ion. κοινέων, att. κοινών), à côté de la forme de participe κοινανέοντα et de l'adjectif κοινανικάν, certes proposés comme corrections dans deux autres traités du pseudo-Archytas⁷⁸. La présente forme se rencontre au plus tôt dans les fables d'Esopé, chez Eschyle et dans les *Fragments astrologiques* de Pythagore. A la différence de συναρμογία, le lexème est employé principalement chez le pseudo-Archytas sous sa forme ionienne-attique, ce qui peut s'expliquer par le fait que ce n'est pas un concept typique de l'école, et qu'il aurait pu s'introduire ou être réintroduit sous l'influence de Platon ou d'Aristote, avec le vocalisme spécifique qu'il avait dans leur dialecte. Le dialectalisme ou son absence au niveau du lexique refléterait ainsi un pan de l'histoire de la notion à laquelle il réfère et éclairerait ainsi l'histoire des idées.

Morpho-syntaxe

ἐπειδήπερ, 36. 11 : les plus anciennes attestations de la conjonction se rencontrent dans le corpus ésopique, chez Pythagore (frag. p. 171, 2 et p. 19, 5), Anaxagore de Clazomènes, pré-socratique familier de Périclès, qui passa une grande partie de sa vie à Athènes⁷⁹, Thucydide, Antiphon, Aristophane, Platon etc.

⁷⁶ Voir déjà *supra*, A, 1 et note 67.

⁷⁷ Pour Stésichore, cf. *Supplementum lyricis Graecis* (Page), Fr. S11, l. 11 ; Théognis, *Elégies*, 1, 618 etc.

⁷⁸ Pour κοινανέοντα, correction de Meineke, cf. Thesleff, p. 37, l. 28 ; pour κοινανικάν, proposé par Cobet, cf. Thesleff, p. 42, l. 15.

⁷⁹ A. Laks, in *Dictionnaire de l'Antiquité*, éd. J. Leclant, Paris, 2005, p. 112.

Composition nominale

Préfixation :

— ἀν-ἀκόλουθος « inconséquent, non obéissant, rebelle », 33. 11-12 : qualificatif de l'*archôn*, qui ne se conforme pas aux ordres du roi, parce qu'il est devenu tyran, par opposition à l'*archôn* ἀκόλουθος, terme récurrent dans ce discours. Il n'est pas sans intérêt de noter que le substantif ἀνακολουθία est pour la première fois attesté, parmi les sources rassemblées dans le *TLG* en ligne, chez Philolaos de Crotona, au v^e siècle, associé à ἀναλογία, dans un fragment qui concerne la numérogie pythagoricienne⁸⁰. On rencontre ensuite l'adjectif correspondant chez l'orateur attique Dèmeade, chez les philosophes Epicure, Chrysippe et Démétrios le Lacédémonien (II^e a. C.) et dans les opuscules rhétoriques de Denys d'Halicarnasse, puis chez des auteurs de l'époque impériale. Il s'agit donc d'emplois techniques, mathématiques, philosophiques ou stylistiques. Les formes simples positives correspondantes peuvent être attestées un peu plus anciennement puisqu'elles se rencontrent dès les fables d'Esopé⁸¹. Ces composés négatifs semblent donc avoir été employés avec continuité, du v^e au I^{er} siècle avant notre ère puis au-delà.

Préverbation en ἀντι- :

— ἀντιπεπονθέναι, ἀντικάθηται, 34. 21 et 25. Thucydide a ἀντικαθέζομαι « s'établir face à face », ensuite attesté chez Appien ; ἀντικάθημαι est attesté chez Hérodote comme aussi ἀντικαθίζω. ἀντιπάσχω est attesté au sens de « souffrir à son tour » chez Sophocle, Thucydide et Xénophon, et au sens mathématique d'« être inversement proportionnel » chez le pseudo-Archytas et chez Aristote. C'est le lexique précis de la prose ionienne scientifique ancienne. De tels préverbés sont également fréquents ensuite chez Polybe⁸².

Lexique et phraséologie

— ζωοφόρω, 35. 25 : depuis Aristote, *Histoire des animaux*, 638a31 (Bekker).

— περὶ πολλοῦ, πλείστου ποιεῖσθαι, e. g. 35.7, de tradition ionienne-attique, premières attestations dans le corpus ésopique, chez Hérodote, les orateurs attiques et Platon.

— ποθάκουσαν μοῖραν, 35. 26 : remonte apparemment à Platon, e. g. *Phédon*, 113e5 (προσήκουσα μοῖρα), *Ménexène* 247c2, *Timée* etc. On se reportera au § 4, *infra*, pour l'interprétation du *a* long radical.

⁸⁰ *Die Fragmente der Vorsokratiker*, I, Fr. 13 (Lehre), p. 400.

⁸¹ Esopé, 307.1.1 (ἀκολουθία) ; 163.1.5 (ἀκόλουθος).

⁸² Liste chez de Foucault, *Polybe...*, p. 331. Cf. *infra*, Annexe, Fragment 5c, ἀντινομιζόμενοι.

— ἄρμονία καὶ ῥυθμοῖς καὶ μέτροις, 35. 29, extrait cité *infra*, p. 41, chez Platon également : *Banquet* 187c5 et d1, *Ion*, 534a3. Le triplet, avec μέτροις, dans *Rép.* 601a8 : ἐν μέτρῳ καὶ ῥυθμῶ καὶ ἄρμονίᾳ, dans l'ordre inverse.

Prose dorienne. *Un lexème ancré dans la tradition pythagoricienne* : συναρμογᾶ, 33.26.

Trois formations verbales dénomminatives parallèles ont été formées à l'époque alphabétique sur le neutre ἄρμο/α, -τος, connu dès le mycénien sous la forme *a-mo-ta*, et à travers les dérivés *anamoto* = ἀνάρμοστοι, *amotere* = ἄρμοστήρει et *araromotemena* = ἀραρμοτμένα, qui attestent l'ancienneté du thème à élargissement dental⁸³: att. ἄρμόττω, ionien ἀρμόσσω (Hippocrate), hom. ἀρμόζω, avec l'adjectif ἄρμόδιος (Théognis et Démocrite), en face desquels sont attestées les formes doriennes d'aoristes, de parfaits et de substantif associé : -αρμόζαι (Alcm., Pind.), ἀρμόχθην (Philolaos, transmis par D.L. 8.85) et ἄρμογ/κ- (cf. ἄρμοκται, Ecphantos chez Stob. ἀρμόχθαι, Ocellos chez Stob. et Photius : ἀρμόγματα· ἀρτύματα). Signalons que le parfait de la forme à dentale ἄρμόζω est attendu sous la forme active en -κα, qui se rencontre chez Aristote (*Pol.* 1459b32).

Chantraine se contente de signaler l'existence de substantifs en ion.-att. -γή, qu'il met tous en relation avec des verbes en -ζω, comme ἄρπαγή avec ἀρπάζω, ou en -σσω/ττω, comme ἀλλαγῆ, à côté de ἀλλάττω, ou ἀμαρυγή à côté de ἀμαρύσσω. Voir aussi le vocabulaire des bruits et cris, avec les mêmes correspondances entre verbe et nom pour *e. g.* ἀλαλαγή, ἰυγή, οἰμωγή. Il indique à juste titre qu'il ne s'agit pas à proprement parler d'un suffixe⁸⁴. Il apparaît en effet clairement que ce qui est ancien, c'est la dentale qui sert d'élargissement pour faciliter la flexion dès le mycénien, et qui au premier millénaire donne lieu à des formations verbales dénomminatives en -σσω/-ττω, mais que la variante sonore correspondante en -ζω se rencontre anciennement aussi. On sait que pour ces verbes, le dorien a bâti systématiquement des formes sigmatiques en dorsale, d'où -ξ, des passifs en -χθην ou -γην, comme ἀπηλλάγην, pour ἀπαλλάσσω. Il est possible que le parfait actif en -κα ait été à l'origine de l'expansion de la dorsale au moyen, et de son extension à l'ensemble de l'aoriste, actif et médio-passif, en dorien. Le conditionnement phonétique faisait nécessairement alterner dorsales sonore et sourde, comme dans ἀπήλλαγ-μαι, ἀπηλλαγμένα vs ἀπήλλακται.

⁸³ Voir F. Aura Jorro, *Diccionario micénico*, Madrid, 1999, s. vv.

⁸⁴ P. Chantraine, *Formation*, p. 401.

On pourrait donc reconnaître dans ἄρμωγῶν un substantif déverbatif issu d'un hypothétique aoriste passif de forme **ἤρμωγη, participe neutre **ἄρμωγέν vs ἤρμωχθην, dor. d'Italie du Sud ἄρμωχθέν⁸⁵, à la dorsale sonore analogique des formes du parfait passif en **ἤρμωγμ-, en face de la sourde de l'actif ἤρμωκ-. La dorsale est attestée le plus anciennement en dorien chez les poètes Alcman et Pindare, sous la forme contextuellement assourdie -ξ- ou -χ-, et chez le Pythagoricien Philolaos (συναρμώθη). La motivation qui aurait présidé à cette création aurait été de se doter, comme label d'une notion philosophique essentielle, d'un substantif propre à l'école, et marqué dialectalement pour ce faire comme dorien. La substitution à la dentale de ἄρμώδιος et à la nasale du substantif ἄρμων-ία, dont les plus anciennes attestations sont ioniennes, de la dorsale suffixale empruntée à la conjugaison doriennne du verbe correspondant était le moyen le plus économique d'accentuer la coloration qu'imprimait superficiellement la désinence -/a:/ en l'introduisant ainsi à l'intérieur du radical.

Ajoutons que le simple ἄρμωγῶν n'est pas attesté dans le milieu pythagoricien avant Théagès et Hippiodamos, au III^e s. a. C.⁸⁶. Ce qui est ancien et récurrent chez les Pythagoriciens, c'est le composé à préfixe συν-⁸⁷: il se rencontre pour la première fois avec son vocalisme /a:/ dorien chez Diotogène, au plus tôt au IV^e siècle a. C. (certes, transmis par Stobée), et avec le vocalisme ionien-attique, dès Ocellos et Philolaos, au V^e siècle, si ces fragments, rassemblés avec ceux des *Vorsokratiker* peuvent être considérés comme authentiques. Quant au verbe composé, il se rencontre au plus tôt, si l'on excepte la tradition ésopique, chez Pindare (*Ném.* 10, 12), sous la forme doriennne συνάρμοξεν, dans un passage choral des *Euménides* (495) et dans un fragment astrologique attribué à Pythagore en *koinè* sous la forme συναρμώζοντες⁸⁸. Signalons par ailleurs que le composé **συν-αρμονία n'est pas attesté avant Athanase, au IV^e siècle de notre ère. Nous avons donc bien affaire à travers συναρμωγῶν et le verbe correspondant à l'expression d'un concept authentiquement pythagoricien et développé dans cette école.

⁸⁵ SEG 22, 336, traité d'alliance entre Sybaris et les Serdaioi, VI^e s. a. C.

⁸⁶ Le substantif ἄρμωγῶν est connu dès le V^e s. en attique chez le comique Eupolis, mais par une transmission tardive (Stobée, Athénée et Pollux).

⁸⁷ Un seul exemple de ἐφ- chez le Pseudo-Archytas, Thesleff, p. 30, l. 19 (Περὶ τῶν καθολικῶν λόγων).

⁸⁸ K.O. Zuretti, *Codices Hispanienses [Catalogus Codicum Astrologorum Graecorum]* 11.2. Brussels: Lamertin, 1934], p. 137, l. 27.

3. Koinéïsmes, atticismes et néologismes

Koinéïsmes non spécifiquement littéraires

Morphonétique

— παραβάσει « par transgression de celle-ci (sc. la loi) », 33.11 : le datif de ce thème en -i- est en /ei/ comme dans la *koinè* ionienne-attique, alors que les autres dialectes laissent attendre une absence d'alternance dans la flexion de ces thèmes, donc : παραβάσι (le même fragment présente πράξεις, 33.13). Mais à partir de l'époque hellénistique, EI devient la graphie commode de /i:/, à cause de la monophthongaison par ailleurs de la diphtongue authentique (comme dans la conjonction de subordination εἰ), dont c'était la notation. Cette graphie est donc attendue au datif singulier dans les différentes colorations de *koinai*, ionienne-attique et doriennne.

— εἰς, 33.18, est l'orthographe de la *koinè*, alors que l'orthographe ancienne, ἐς, a été le plus souvent privilégiée.

Une graphie de la basse époque hellénistique au plus tôt : μήονα, χειρήνος vs μείονα, χειρείνος μήονα τοῖς μείζοσιν, 34.30 : Thesleff édite μήονα vs μείονα MA (η superscr. A) et μείοσι, μείονας, 34.6 (sans autre variante signalée), et le même η dans χειρήνος, 33.15, à côté de χειρείνος A, qui correspond à la forme épique ionienne, et de χειρήνος M, quand la forme ionienne-attique classique est χείρονος. Le dictionnaire de *LSJ* signale μήονος chez Diotogène (transmis par Stobée), tandis que le *TLG* d'Irvine atteste des formes en μηνον- chez Callicratidas et Théagès, dont les fragments sont datés au plus tôt du III^e siècle *a. C.*

Dans les inscriptions attiques, H se rencontre à la place de EI devant voyelle, un contexte où la diphtongue /ei/ n'a pas subi l'iotacisme aussi vite qu'ailleurs, mais était en fait articulée [e(i)ja] : en effet, à partir du moment où EI notait /i:/, seul H pouvait servir à noter devant voyelle une longue dont l'attaque était de timbre /e/, sans doute articulée proche de [e̞]. En ce contexte, la seule leçon pertinente est par conséquent μήονα, et non μήονα, qui doit donc être corrigé. Threatte nous apprend qu'un tel emploi de la graphie H s'observe pour la première fois dans un décret athénien de 229 *a. C.* Entre 175/4 et le I^{er} siècle, les exemples antévocaliques deviennent plus abondants : S.-T. Teodorsson en recense 34⁸⁹. J'ai parallèlement

⁸⁹ L. Threatte, *GAI I*, p. 202. ST Teodorsson, *The phonemic system of the Attic dialect 400-340 B.C.*, Lund, 1974, p. 92, en donne un seul exemple pour la période antérieure à 340 *a. C.* : λῆον, *IG II²* 1425, 264, 368/7. Voir ensuite, du même auteur, *The phonology of Attic in the hellenistic period*, Uppsala, 1978, p. 27, n° 13.

relevé, dans l'ouvrage encore inédit que j'ai consacré à la *koinéisation* de l'argien, le même emploi de H antévocalique à la place de EI, dans l'épigraphie d'Argos, à partir du II^e siècle *a. C.* et au moins jusqu'à la fin du Haut-Empire, et dans celle d'Epidaure, seulement à partir du I^{er} siècle *a. C.* Dans son volume sur la *koinè* ptolémaïque, S.-T. Teodorsson relève de son côté une centaine d'exemples de cette graphie, la plupart en position antévocalique, notamment dans le comparatif *πλήω, πλῆον*⁹⁰. Cette pratique perdure longtemps puisqu'elle se rencontre encore dans les *papyri* des périodes romaine et byzantine⁹¹. Par conséquent, les deux formes de comparatif isolées à η radical, l'une et l'autre corrigées dans le manuscrit A, manifestent vraisemblablement des interventions dans le texte de ces fragments, au plus tôt datables du II^e siècle *a. C.*

Atticismes, koinéismes et néologismes littéraires

Atticismes

Morphonétique

— la forme du radical du comparatif *μείζοσι*, avec sa diphtongue attique introduite dans la langue homérique, alors que la prose ionienne d'Héraclite d'Ephèse, d'Hérodote ou Hippocrate a la forme commune aux autres dialectes, *μέζων*, est celle-là même qu'emploient le présocratique Xénophane et l'historien et géographe Hécatée de Milet, et qu'attestent les fragments astrologiques transmis sous le nom de Pythagore.

Phonétique et phraséologie

— les infinitifs (*ἐκ τοῦ*) *ἄρχειν* et *κρατεῖν* (*κρατέν* M), 33. 13 et 14, pourraient à première vue s'interpréter comme des ionismes ou des traits de *koinè*. N'était le fait que l'emploi de l'infinitif substantivé régi par *ἐκ* pour exprimer cause ou origine se rencontre pour la première fois chez Thucydide, Isocrate, Isée et autres orateurs attiques, chez Xénophon, Platon, et une seule fois dans le corpus hippocratique⁹² : il s'agit donc d'un tour syntaxique importé de la prose attique, et susceptible de se trouver employé ici comme caractéristique de ce registre littéraire élevé. Il en va de même pour *δυσμενῶς ἔχειν*, 36. 5, où

⁹⁰ *The phonology of Ptolemaic koine*, Lund, 1977, p. 114, n° 23. Voir aussi E. Maysers, *Grammatik der griechischen Papyri aus der Ptolemäerzeit*, I.1, p. 58-59.

⁹¹ F. Gignac, *A Grammar of the Greek papyri of the Roman and Byzantine periods*, I. *Phonology*, Milan, 1976, p. 240-241, pour la position antévocalique en particulier.

⁹² Hippocrate, *De officina medici*, 19, l. 3.

l'infinifit entre dans un tour dont la seule ancienne attestation en dehors de notre passage se rencontre chez Isocrate (*Panathénaïque*, 241, 8) : l'on aurait ici derechef, non tant un phonétisme imputable à la *koinè*, qu'un atticisme phraséologique intégré tel quel pour son style élevé.

— *κόροι τᾶς δημοκρατίας*, 34. 20 : l'ionien a *κούροι*, le dorien *κῶρος*, l'arcadien *κόρφα*, tandis que les Tragiques, Platon, la *koinè* et le grec tardif ont *κόρος*. La forme à /o/ bref radical est ici la seule attestée par la tradition. Elle pourrait s'interpréter plutôt comme un atticisme que comme un *koinéisme*, du fait de la proximité de la forme attique *δημοκρατίας* non dorisée non plus avec cependant l'article au génitif de forme dorienne, si l'on considère que la référence implicite quand il s'agit du modèle politique démocratique est Athènes. Sur ce terme, signalons enfin que dans les fragments Horky 4 et 5a (Thesleff 34.4 [η] et 6 [α], et 34.16 [α] et 20 [η]), les deux orthographes alternent.

— *μέσοι δ' οἱ κόροι*, 34. 25 : forme avec et sans géminée chez Homère, mais la géminée est la plus répandue en poésie, alors que la prose dialectale, notamment attique, a le plus souvent *μέσος*, même si les *Tables d'Héraclée* ont la forme à géminée. Si le tour est cohérent dialectalement, on aura tendance à interpréter l'ensemble comme un autre atticisme.

— la 3^e personne du singulier *συνίστησι* (dor. *συνίστατι*), 33. 5, s'expliquerait-elle comme l'intrusion d'un trait de phonétique ionien-attique ou de *koinè*, dans un verbe banal, ce qui ne saurait être alors mis sur le même plan qu'un ionisme lexical comme *κοινωνία*, qui refléterait, quant à lui, un emprunt doctrinal ? Signalons que le verbe prend place dans une structure paratactique qui prend la forme d'un parallélisme de type gorgianique (*παιδεύει μὲν τὸν ψυχάν... συνίστησι δὲ τὸν βίον*)⁹³. Gorgias a rédigé en dialecte attique des discours qui ont notablement influencé l'art oratoire de l'époque classique, par les procédés rhétoriques qui y étaient mis pour la première fois en œuvre, de manière si systématique qu'ils ont du reste aussi suscité la critique, notamment celle de Cicéron et de Denys d'Halicarnasse, sans que l'on puisse contester qu'il a été, probablement avec l'historien Thucydide, l'un des premiers représentants de la prose d'art⁹⁴. Dans ce contexte, la couleur dialectale de la forme relèverait alors de l'afféterie stylistique.

⁹³ A.C. Cassio, « Lo sviluppo... », p. 153, signale l'influence de Gorgias sur la prose d'Archytas, en particulier la présence d'antithèses et d'homéotéleutes.

⁹⁴ Voir M.-P. Noël, « Gorgias et l'invention des *γοργεῖα σχήματα* », *REG* 112, 1999, 193-211.

Koinéismes

Phonétique lexicale et phraséologie

Le tour γίνεται γάρ ἐκ, 33. 17, en tête de phrase et le rejet du sujet ou topique ἀρετά en hyperbate se retrouve chez Métope, au III^e siècle, dans une phrase, γίνεται γάρ ἐκ τῶν παθέων ἃ ἀρετά⁹⁵, d'esprit proche de celle de notre fragment, γίνεται γάρ ἐκ τᾶς ἑκατέρων συναρμογᾶς ἀρετά, elle-même directement précédée de : κρατοῦντι δὲ τῶν παθέων ἀμφοτέρα. Le γί(γ)νεται γάρ ἐκ en tête de phrase se rencontre par ailleurs chez Aristote, où la forme du radical verbal se rencontre avec l'une ou l'autre orthographe⁹⁶. La graphie γίνεται se développe avec la *koinè* ionienne-attique et est bien plus courante que la graphie étymologique γίγνεται ; nous avons vu qu'elle se rencontrait déjà dans le fragment attribué à Archytas.

Composition nominale

Préfixation :

— le nom d'action παρά-βασις, 33. 11, est attesté à partir du IV^e siècle, chez Dicéarque, du III^e siècle, chez Chrysippe et Théagès. On le rencontre au datif à partir de la Septante et de Philon d'Alexandrie.

Double préfixation :

— εὐ-παρα-κόμιστος « facile à se procurer » 35.16 n'apparaît pas avant Aristote, Polybe et Plutarque. C'est ce type d'indice qui permet de considérer comme Horky ces **écrits** comme **post-aristotéliens**, donc postérieurs à Archytas.

Néologie

Lexicale

— *L'hapax* μισο-πρόβατον (ποιμένα), 36.4, fait partie des très nombreux composés en μισο-, certains, anciens, comme : μισό-θεος (Esch., *Ag.* 1090, choral +), μίσο-οινος (Hipp., *Steril.* 215), μισό-δημος (Ar., *Guêpes* 474+), μισο-δημία (Lys. 26.21), μισο-λάκων (Ar., *ibid.* 1165), μισο-αλέξανδρος (Esch. 3.73+), μισο-έλλην (Xén., *Agés.* 2.31+), μισο-βάρβαρος (Pl., *Ménexène* +), μισό-λογος et μισο-λογία (Pl. +) etc. Il est notable que ces composés d'époque classique, à rectron verbale progressive, sont pour la plupart adjectivaux et qu'ils conservent le type flexionnel du substantif qui figure au second élément, presque

⁹⁵ Thesleff, p. 121, l. 7.

⁹⁶ *Ethique à Nicomaque*, 1104a, l. 31. Pour γίγνεται, voir *Métaphysique*, *Génération des animaux* etc.

toujours de genre masculin. C'est à partir des adjectifs qu'ont été dérivés substantifs et verbes caractérisés pour cette raison comme déadjectifs. Dans le cas présent, la forme nominale qui figure au second élément est, au simple, un neutre : τὸ πρόβατον. Etant donné que **μισό-ζωος n'est pas attesté, à la différence de son antonyme, φιλό-ζωος « qui aime les animaux » (Xén., *Mém.* 1.4.7), les seuls autres exemples de seconds éléments faits sur des neutres sont μισο-σώματος (Ptol., *Tetr.* 158), au II^e siècle de notre ère, et μισο-φαής (Procl. in *Ti.* 3.325d), au V^e siècle. Parmi les bien plus nombreux composés antonymes à premier élément φιλ(ο), φιλο-πρόβατος est aussi une seule fois attesté, *IG* II² 7180, distique élégiaque funéraire du début du IV^e siècle avant notre ère. Il ne ressort de cela aucun élément de chronologie pour l'emploi de ce qui constitue, peut-être à nos yeux seuls, un néologisme.

— *l'harax ἐγχρώζεσθαι*, 35.22 : sans ou avec un autre préverbe, on le rencontre en particulier chez Aristote (*e. g.* *De coloribus* Bekker 791a9) : μέλανος ἐπιχρώζοντος τὸ ὕδωρ), où le sens est « colorer ». Ici, c'est plutôt le sens d'« incorporer », verbe délocatif, de ἐν χρῶ « à la surface (du corps) » ; l'analogie de l'aoriste a pu générer les formes sans iota souscrit que transmet une partie de la tradition.

— ἰδιωφέλης/κοινωφέλης, 33.31 et 35.2. Le premier de ces adjectifs pourrait être propre à la tradition archytéenne que nous devons à Stobée, puisqu'il ne se rencontre que dans ce fragment, puis dans le *Commentaire aux Topiques* d'Aristote du philosophe Alexandre, au II^e/III^e siècle de notre ère.

Quant à κοινωφέλης, il n'est plus attesté avant Diodore de Sicile (1.51.7, l. 2), chez qui le substantif κοινωφελία se rencontre une seule fois à propos d'un lac gigantesque creusé en Egypte, dans un passage où il forme binôme synonymique avec son équivalent χρειά, comme le « bien commun » en face de la simple « utilité ». Ensuite, il se rencontre largement autour de notre ère chez Philon d'Alexandrie, notamment comme épithète de γνώμη, ἀρετή, νόμος, puis chez Plutarque, Epictète, Marc Aurèle et de manière générale, assez couramment autour des II^e/III^e siècles de notre ère. Ce qui est frappant pour l'un et l'autre de ces deux adjectifs, à la différence, *e. g.* de ἀνακολουθία, c'est la solution de continuité entre une époque haute, qui serait celle d'Archytas, et les alentours de notre ère et surtout la fin du Haut-Empire, où ils sont ensuite attestés, voire assez répandus, comme pour κοινωφέλης. Cependant, Polybe crée des composés en ἰδι(ο)-, comme ἰδιο-πραγεῖν et κοιν(ο)-, comme κοινο-πραγία, κοινο-λογία, κοινο-λογεῖσθαι. Cela inviterait à dater la composition des deux passages dans lesquels ils prennent place entre le II^e siècle *a. C.* et les II^e/III^e siècles de notre ère.

Phraséologique

— τροφᾶς καὶ βιοτᾶς, 35.25 : *junctura* non antérieure au pseudo-Archytas, même si chacun des deux lexèmes est déjà homérique.

— εὐνομίαν... εὐκρασίαν, 35.26 : l'association des deux notions semble imputable au pseudo-Archytas.

4. Koinaïsmes, hyperdialectalismes et alternance codique : la dorisation comme marque du corpus pseudo-pythagoricien

J'ai montré, à propos de l'éléen parlé dans la région d'Olympie, comment se succédaient : *hyperkoinéismes* d'abord, témoignant au IV^e siècle d'une maîtrise encore insuffisante de la langue nouvelle qu'était la *koinè*, puis formes interdialectales ou *hybrides*, créées cette fois à dessein comme compromis entre les deux variétés dialectales en présence, de l'égale maîtrise desquelles elles témoignent dès lors ; enfin, les rares *hyperdialectalismes*, ou fautes par rapport au dialecte, qui indiquent qu'il finit par ne plus être maîtrisé⁹⁷.

Cette analyse avait pour objet des pratiques linguistiques non littéraires, mais peut être dans une certaine mesure transposée à la pratique de la dialectalisation littéraire et à l'étude de sa transmission⁹⁸. La dialectalisation littéraire post-classique serait comparable, dans ses manifestations, sinon dans ses motivations, au mouvement de réaction qui, à l'époque impériale, II^e et III^e siècles de notre ère, tente de redonner vie aux dialectes : ainsi, à Sparte, où les dédicaces à Artémis Orthia, comme l'a récemment montré A. Alonso Déniz⁹⁹, sont redialectalisées de manière artificielle. Ce sont des formes avant tout interdialectales ou hybrides (mélange de dialecte et de *koinè*), plus rarement hyperdialectales, qui en sont l'indice.

Dans un cas comme dans l'autre, nous sommes en situation de diglossie, que les deux variétés linguistiques en présence soient synchrones ou que des lettrés retravaillent une langue littéraire antérieure à leur propre synchronie. Le *code-switching* est l'illustration par excellence de la situation pleinement diglossique, dans laquelle les deux variétés linguistiques coexistent à part suffisamment égale pour non simplement

⁹⁷ S. Minon, *Les inscriptions éléennes dialectales*, II, Genève, 2007, pp. 622-626.

⁹⁸ Voir U. Weinreich, *Languages in contact*, New York, 1953, p. 4, cité par C. Consani « Changements et mélanges de codes dans le grec des premiers siècles de l'ère vulgaire : le cas de la Sicile », in R. Hodot (éd.), *La koiné grecque antique V. Alternances codiques et changements de code*, Nancy, 2004, p. 46, pour l'équivalence entre l'analyse de deux langues, de deux dialectes de la même langue ou de deux variétés du même dialecte.

⁹⁹ Voir « L'esprit du temps : koine, dialecte et hyperdialecte dans les inscriptions agonistiques du sanctuaire d'Artémis Orthia à Sparte », in S. Minon (éd.), *Diffusion de l'attique et expansion des koinai dans le Péloponnèse et en Grèce centrale*, Genève, 2014, p. 141-168.

s'influencer mutuellement mais s'interpénétrer, comme on l'a observé à l'intérieur du seul fragment supposé authentique d'Archytas¹⁰⁰. Les hybrides en sont la manifestation, à l'intérieur du mot, du syntagme ou de la phrase¹⁰¹. L'hyperdialectalisme est au contraire le décrochage rare qui trahit la pratique désormais non plus active mais passive du dialecte : les formes dialectales sont alors extrapolées à partir d'une connaissance parfois seulement écrite ou livresque du dialecte cible.

Dans le cadre de la pseudépigraphie, au plus tôt hellénistique, l'expansion des *koinai* ne laisse en principe plus attendre d'hyperkoinéisme, mais outre les anciens dialectalismes — dorismes, ionismes et atticismes pour l'essentiel —, des *koinéismes*, des *koinaïsmes* et d'éventuels *hyperdialectalismes*. Ces derniers sont commis par des rédacteurs soucieux — mais ponctuellement mal inspirés ! — d'écrire directement dans un dialecte qui n'était pas le leur ou qu'ils ne maîtrisaient plus, ou de traduire en *koina*, en pratiquant une forme de réécriture ou maquillage dialectal(e), une première version d'un texte produit en *koinè*¹⁰², pour mieux l'intégrer, dans le cas présent, au corpus dorien qui forme la majorité de la matière (pseudo)-pythagoricienne et peut-être l'inscrire en particulier dans la tradition dorienne archytéenne. Dans un cas comme dans l'autre, on pourra parler d'*hyperdorismes*, c'est-à-dire en l'occurrence d'hypercorrections commises dans la dorisation ou la *koinaïson* de textes écrits par des locuteurs dont la *koinè* était la langue véhiculaire. Les copistes de la tradition manuscrite ont pu en produire aussi.

Dans tous les cas, de telles erreurs ne se laissent guère attendre avant le 1^{er} siècle avant notre ère, c'est-à-dire avant *grasso modo* la période qui s'ouvre sur le principat d'Auguste : elles présupposent en effet la constitution de corpus pythagoriciens et archytéens ou prétendus tels, comme il s'en produit précisément à cette époque notamment à Rome¹⁰³, et l'emploi comme argument d'authenticité de la coloration dialectale, à une époque où l'emploi des dialectes était en régression au point qu'ils n'accédaient plus à l'écrit ou y restaient, au mieux, cantonnés dans le domaine religieux. Certes, l'époque alexandrine inaugure les études dialectologiques et la composition d'œuvres dialectales y bat son plein, avec Callimaque et ses contemporains : ce sont deux signes avant-coureurs du déclin des dialectes, qui sont depuis la seconde moitié du IV^e siècle concurrencés par la *koinè*. Mais en

¹⁰⁰ Voir *supra*, note 54.

¹⁰¹ Sur les différents niveaux de *code-switching*, voir *supra*, *ibid.* Sur les hybrides en particulier, voir S. Minon, *op. cit.*, p. 624-625.

¹⁰² Des versions de traités pythagoriciens nous sont parvenues en *koinè*, comme pour le Περὶ τῶν καθόλου λόγων d'Archytas, cf. *supra*, note 7.

¹⁰³ *Supra*, note 17.

Grèce propre, c'est seulement après l'arrivée des Romains, à partir de la fin du II^e et du début du I^{er} siècle avant notre ère, que commence à s'observer leur disparition à l'écrit au bénéfice de la *koinè*¹⁰⁴. La même chronologie peut être postulée pour l'Italie du Sud et la Sicile¹⁰⁵, en dépit du voisinage précoce des deux langues grecque et latine : il apparaît en effet que le grec a de plus en plus influencé le latin, y compris en dehors de la langue populaire où cette influence s'était d'abord cantonnée, mais sans véritable réciprocité¹⁰⁶. Comme je l'ai signalé d'entrée de jeu, il n'apparaît pas trace du moindre latinisme dans notre traité.

Dorismes, hyperdorismes et fautes sans doute imputables à la tradition manuscrite de Stobée

Syntaxe

Emploi du subjonctif sans particule *κα* en protase d'un système conditionnel, 33.21-22 : *αἴτε γὰρ ἐνὸς τούτων αἴτε πλειόνων αἴτε πάντων ἀπολείπεται*, ἤτοι οὐ νόμος ἢ οὐ τέλειος νόμος ἐσεῖται *car s'il lui manque un seul de ces éléments ou plus, voire tous, il est sûr que ce ne sera pas une loi, ou pas une loi parfaite*. Buck signale que le subjonctif sans particule en subordonnées conditionnelles, relatives et temporelles est attesté dans plusieurs dialectes, mais toujours comme la construction la moins commune¹⁰⁷. Dans la littérature, l'absence de particule se rencontre chez Homère et dans la poésie qui s'en inspire, mais très rarement en prose, et dans le cas précis des protases des systèmes hypothétiques, la grammaire de Kühner-Gerth n'en signale que deux exemples chez Hérodote, de même chez Thucydide, notamment dans la mention d'un traité dorien (5, 79), ainsi qu'un exemple dans les *Lois* de Platon (761c)¹⁰⁸. Le contexte étant dépourvu de connotation poétique et la prose classique employant régulièrement la

¹⁰⁴ Voir les travaux de V. Bubenik, et dernièrement sa synthèse « The decline of ancient dialects », in A. Christidis (éd.), *A History of Ancient Greek. From its beginning to Late Antiquity*, Oxford, Cambridge, 2007, p. 482-485 (1^{ère} édition en grec en 2001).

¹⁰⁵ Les exemples analysés par C. Consani en Sicile, « Koinai et koinè dans la documentation épigraphique de l'Italie méridionale », in Cl. Brixhe (éd.), *La koinè grecque antique II. La concurrence*, Nancy, 1996, p. 122 (Entella) et 123 (Tauromenion et Halesa), montrent que le dialecte est encore employé jusqu'au II^e siècle (Entella) ou la fin du I^{er} siècle avant notre ère (Tauromenion), la *koinè* ne se généralisant qu'à partir du II^e siècle de notre ère (p. 127), et l'auteur attire notre attention sur la motivation politique possible de l'emploi de l'un plutôt que de l'autre (p. 124).

¹⁰⁶ J. Horrocks, *op. cit.*, note 3, p. 126-127.

¹⁰⁷ Buck, *GD*, p. 138, § 174.

¹⁰⁸ Voir R. Kühner-B. Gerth, *Ausführliche Grammatik der griechischen Sprache* 4, Hanovre, 1955. *Satzlehre* II, p. 426, remarque 1 et p. 474, remarque 1.

particule dans les protases en εἰ, comme la langue des papyrus et du nouveau testament et la prose littéraire impériale d'un Plutarque, par exemple¹⁰⁹, il s'ensuit que son absence serait plutôt à mettre au compte de la dialectalisation du texte, en l'occurrence de sa *koinaïsation* : ce serait alors un exemple de démarquage formel de la *koinè* ionienne-attique, pour mieux afficher son école, comme on l'a proposé à propos du fragment présumé authentique d'Archytas.

L'expansion de /a:/ radical

*/a:/ comme dorisme péloponnésien pour */e:/ hérité*

πλάθει, pour πλήθει, de πλῆθος, 34. 32 : seule leçon des manuscrits, à propos de la « multitude » des lois à Sparte, cité politiquement proche de celle des Eléens, administrateurs d'Olympie, où les mots de cette famille (l'éléen a le participe orthographié πλεθῶν aussi bien que πλεθῶν) réfèrent au quorum nécessaire au vote des lois, avec précisément cette orthographe, qui rend l'ouverture phonétique d'un */e:/ hérité en [ä:], noté A ou E/H, propre à ce dialecte¹¹⁰. Le substantif neutre est fait sur la racine *pl-eHI- de πίμ-πλη-μι, qui comporte en principe un degré *e* long étymologique, même si le moyen est de forme πίμπλᾶ-μαι dès Homère et s'il existe des formations thématiques en -άω et -έω aussi bien¹¹¹. En dehors de l'Elide, outre le nom de Zeus d'Olympie, à la flexion faite sur Zāv-, qui se rencontre abondamment dans le domaine ionien y compris colonial et dans le commentaire de la théogonie orphique postérieur à c. 350 *a. C.* que nous livre le papyrus de Derveni¹¹², d'autres formes en A recouvrant un ancien /e:/ étymologique se rencontrent sporadiquement à Sicyone, Ithaque, et en thessalien, et il faut rappeler qu'en 1934, H. Krahe proposait de les expliquer par l'influence de l'illyrien, sur l'éléen en particulier¹¹³. Si on le suivait, on pourrait alors faire l'hypothèse d'un trait de prononciation venu de l'Illyrie, qui se serait propagé dans les dialectes de Grande Grèce et Sicile, puis à travers la mer Ionienne jusqu'à Ithaque, l'Elide et l'intérieur du golfe de Corinthe ; auquel cas, nous

¹⁰⁹ Chez Plutarque, l'absence fréquente de ᾶν ne s'observe que dans les apodotes des systèmes conditionnels, voir la traduction italienne de B. Weissenberger (1895) par G. Indelli, *La lingua di Plutarco di Cheronea e gli scritti pseudoplutarchei*, Naples, 1994, p. 54.

¹¹⁰ S. Minon, *IED*, II, p. 287-294.

¹¹¹ La flexion à vocalisme *a* du verbe πίμπλᾶμεν est une innovation du grec, cf. J. Kurylowicz, *Etudes indo-européennes*, p. 70.

¹¹² S. Minon, *op. cit.*, p. 290, note 12, cf. F. Jourdan, *Le papyrus de Derveni*, 2003, col. VIII, l. 9.

¹¹³ H. Krahe, « Illyrisches. Zum Wandel ē > ā im Eleischen », *Glotta* 22, 1934, p. 122-125.

n'aurions pas affaire ici à un hyperdorisme, mais plutôt à un trait de prononciation aréal, qui confirmerait que ces écrits ont été rédigés en Grande Grèce ou Sicile. Cependant, on n'a d'exemple de cette orthographe ni dans le dialecte d'Héraclée ni dans la *koina* sicilienne : il est alors plus probable que le mot soit ici cité avec son orthographe péloponnésienne d'origine.

/a:/ par « polarisation » dans un radical à l'étymologie incertaine : ἄρεμία vs ἡρεμία

33. 18 (tradition unanime) : (ἀρετά) ἀπὸ τῶν ἁδονῶν καὶ ἀπὸ τῶν λυπῶν εἰς ἄρεμίαν καὶ ἀπάθειαν ἀπάγει τὰν ψυχάν (*la vertu*) fait passer l'âme des plaisirs et des peines à la tranquille impassibilité. La *iunctura* inverse se rencontre chez Aristote, *Ethique à Eudème*, 1222a, l. 4 : διορίζονται πάντες προχείρως ἀπάθειαν καὶ ἡρεμίαν περὶ ἡδονᾶς καὶ λύπας εἶναι τὰς ἀρετὰς *tout le monde discerne facilement que les vertus consistent en impassibilité et tranquillité dans les plaisirs et les peines.*

Pour le substantif ἄρεμία, sans étymologie reconnue¹¹⁴, la voyelle longue initiale est constamment attestée comme un /e:/ noté ἡ-, sauf chez le Pseudo-Timée de Locres, où /a:/ est constant, et chez le Pseudo-Archytas, où les deux orthographes alternent¹¹⁵, souvent transmises par Simplicius au VI^e siècle, dans ses commentaires aux *Catégories* d'Aristote, alors que chez Aristote, seule se rencontre l'orthographe usuelle : cela suppose que Simplicius s'appuie sur la tradition directe comme sur la tradition pseudo-pythagoricienne.

Comment interpréter le /a:/ initial ? L'existence d'autres exemples de /a:/ radicaux non étymologiques invite à y voir un exemple de « polarisation » dialectale littéraire¹¹⁶ : on aurait introduit le plus possible de /a:/, y compris en en faisant apparaître au radical de mots dont on connaissait parfaitement la version ionienne-attique à η, sans nécessairement en connaître l'étymologie ni la version dorienne authentique, notamment dans des lexèmes abstraits de registre surtout philosophique qui pouvaient être récents ou importés et d'emploi suffisamment

¹¹⁴ Un rapport a été proposé avec le skt *rámate* « se reposer », cf. P. Chantraine, *DELG*, s. v. ἡρέμα, R. Beekes, *EDG*, s. v., pose de son côté un étymon *h₁remh-, dont la laryngale initiale expliquerait mal la voyelle longue. L'hypothèse du préfixe ou de la prothèse ἡ-, comme dans Hom. ἡ-βατός « petit », n'est pas plus satisfaisante puisque la forme est depuis longtemps expliquée par fausse coupe à partir de οὐδὲν βαιόν, cf. encore Cl. Le Feuvre, *Ὅμηρος δόσγνωστος. Réinterprétations de termes homériques en grec archaïque et classique*, Genève, 2015, p. 682-683.

¹¹⁵ Pseudo-Timée de Locres, p. 208, l. 8 : ἄρεμέουσα ; p. 224, l. 4 : ἄρεμήσει. Pseudo-Archytas, p. 17, l. 13 : ἡρεμίας (Simplicius) ; l. 14 : ἡρεμέν (Simplicius), mais, outre notre ἄρεμία et ἄρεμέειν, p. 5, l. 28, cf. supra, p. 13 ; ἄρεμία, p. 15, l. 25 et 26 (Simplicius) et p. 17, l. 5 (Simplicius).

¹¹⁶ Définition supra, p. 14, note 52.

restreint pour ne pas être usuels dans les parlers doriens locaux. C'est précisément le cas de cette famille lexicale, dont le premier lexème attesté ne se rencontre pas avant Aristophane (*Grenouilles*, 315 : adv. ἡρεμ-εῖ). L'artifice ressort d'autant plus nettement que ἀρεμίαν est précédé de εἰς de couleur ionienne-attique, en face de ἐς que l'on attend en dorien. Remarquons pour finir que la dorisation de la voyelle initiale a pour conséquence d'harmoniser davantage le binôme aristotélicien : motivation stylistique qui aurait pu s'adjoindre à la première.

*/a:/ comme hyperdorisme pour */e:/ étymologique*

— ποθάκει (M), dorien pour προσήκει, 34. 30 (le manuscrit A, qui a moins d'autorité que S, présente ποθ' ἦκει), à comparer avec ποθάκουσαν, p. 35, l. 26 (unique leçon) dans le syntagme τὰν ποθάουσαν μοῖραν, cf. extrait p. 28.

Le caractère unanime de la tradition manuscrite pour ποθάκουσαν permet d'exclure d'entrée de jeu que l'on ait là une faute de copiste, comme sans doute pour χρᾶστότατος et ἄθεσι (M) vs ἦθεσι (A), *infra*. La forme à α radical apparaît du reste aussi chez le Pseudo-Timée de Locres (τῶν ποθακόντων ἔργων, p. 223, l. 5), où c'est de même l'unique leçon. Nous n'avons pas davantage affaire au phénomène de polarisation, dont κίνασις, dans le fragment authentique plus ancien, représente vraisemblablement une illustration. S'il s'agit alors à nouveau d'un *hyperdialectalisme*, est-il possible de préciser sa datation ?

La référence à ce qui prend la forme en attique de προσήκουσα μοῖρα est platonicienne¹¹⁷. La dorisation authentique de la formule aurait donné lieu à ποθήκωσαν en dorien sévère de Tarente ou à ποθήκουσαν en dorien doux de la *koina* hellénistique : le verbe est bien attesté avec ce préverbe et cette voyelle radicale notamment dans les inscriptions de Delphes. On observe ici une forme de surenchère, qui a consisté à remplacer mécaniquement, sans égard à l'étymologie, le H connoté ionien-attique par le A connoté dorien, et cela dans une forme verbale sans lien particulier avec le lexique philosophique, à la différence du substantif ἀρεμία. La forme de participe précède, à la même ligne du fragment, le syntagme hybride τὰν ὄρων (leçon unanime), que nous examinerons ensuite. Le principe du placage dialectal erroné suggérerait plutôt l'époque impériale ou tardo-antique. Or ce fragment 5f (Thesleff 35.21-30) cité p. 41, qui clôturé le traité d'après Horky est, plus que les autres, émaillé de citations à peine dorisées de Platon et de lexèmes d'inspiration aristotélicienne, comme s'il s'agissait ici de mettre en lumière l'amalgame opéré entre les différentes traditions philosophiques en même temps que la dette à l'égard de Platon

¹¹⁷ Platon, *Phédon* 113e5, *Ménexène* 247c2 et *Lois*, 903d8.

et d'Aristote, tendance à l'opposé de celle de Jamblique, dont la thèse — celle avant lui de Moderatus, qui peut remonter à Aristoxène —, est celle de la dette de l'Académie envers le pythagorisme. La perspective, probablement déjà héritée du moyen platonisme, pourrait alors être ici plutôt néopythagoricienne, celle de Nicomaque de Gérasa voire de Numenius, au II^e siècle de notre ère, que néoplatonicienne comme aux siècles suivants, à l'époque de Porphyre et de son disciple et rival Jamblique¹¹⁸.

*/a:/ pour */e:/ : fautes de copiste ?*

— Dans le substantif au génitif χρῶστότατος, 36.8 vs superlatif χρηστότατα, 35.5. C'est le manuscrit M, le plus dorisé selon F. Cordano¹¹⁹, qui a cette forme *hapax* χραστότατος¹²⁰, alors que A et S (qui a le plus d'autorité) ont χρηστότατος, forme dorienne authentique, en face de la forme classique ionienne-attique χρηστότητος.

Si l'adjectif correspondant est attesté sous la forme χρῶστός chez Diotogène et chez Stobée (4.7.62, l. 93) et une fois épigraphiquement, à l'époque impériale¹²¹, c'est la base χρηστο- que l'on rencontre partout ailleurs, pour l'adjectif comme pour le substantif associé¹²². Seul se distingue le verbe χρᾶσθαι, qui se rencontre avec ce vocalisme dès Hérodote et sans doute dès *ca* 300 en attique¹²³, tandis que dans les *papyri* de l'époque ptolémaïque, χρῆσθαι et χρᾶσθαι se côtoient à partir de *ca* 250¹²⁴.

¹¹⁸ Voir le livre déjà cité de C.H. Kahn, p. 105 (néopythagorisme), 133 et 137 (néoplatonisme). Sur Numenius, qui voyait dans Pythagore l'égal de Platon, voir notamment p. 119-121. Par néopythagoriciens, Kahn réfère aux philosophes qui dérivent la philosophie platonicienne de Pythagoras, cf. p. 94. Pour B. Centrone, « Il Περὶ νόμου καὶ δικαιοσύνης δι' Pseudo Archita », in *Tra Orfeo e Pitagora. Origini e incontri di culture nell' antichità*, M. Tortorelli Ghidini, A. Storchi Marino, A. Visconti (éd.), Naples, 2000, 487-505, la contamination des doctrines platonicienne et aristotélicienne serait caractéristique du moyen platonisme, dont les prémices font remonter au plus tôt au I^{er} siècle avant notre ère, mais dont les représentants majeurs, comme Philon d'Alexandrie et Plutarque s'illustrent par leurs écrits au I^{er} siècle de notre ère.

¹¹⁹ F. Cordano, « Sui frammenti politici attribuiti ad Archita in Stobeo », *La parola del passato* 26 (1971), p. 291, n. 3.

¹²⁰ Aucune attestation épigraphique du nominatif χρῶστότας non plus.

¹²¹ Voir εὔχραστον, *IosPE* I 2 359, 129/130 de notre ère.

¹²² D'où en dorien : χρηστότας (Diotog. chez Stobée), χρηστότατ- (outre les manuscrits SA, *IScM* III 28 = *SEG* 45, 907, inscription de Kallatis en Scythie Mineure, *ca* 50 a. C.) ; en ionien-attique ancien : χρηστότης (Plat., Arist. +), χρηστότητ- (Esopé, Lys., Eschine etc.) et χρηστός (Hdt, Ar., Plat. +).

¹²³ Pour χρᾶσθαι, cf. *IG* II² 1322, *ca* 300 ; *IG* IV² 1 68, 302 a. C. ; *I. Cos* *ED* 149, 300-280 etc.

¹²⁴ E. Mayser, *Grammatik der griechischen Papyri aus der Ptolemäerzeit*. I. Laut- und Wortlehre. II. Teil *Flexionslehre*, p. 114.

Si $\chi\rho\tilde{\alpha}\sigma\theta\alpha\iota$ témoigne d'un nivellement qui facilite sa flexion (les contractes en /e:/ sont très peu représentés : ζῆν, dor. λῆν surtout) sans égard pour l'étymologie qu'il a en commun avec $\chi\rho\eta$, l'adjectif $\chi\rho\eta\text{-}\sigma\tau\acute{o}\varsigma$ et l'abstrait $\chi\rho\eta\sigma\tau\acute{o}\tau\eta\varsigma$, en revanche, la substitution de /a:/ au /e:/ étymologique ne s'imposait nullement au radical de ces deux dernières formes. Par conséquent, si $\chi\rho\eta\sigma\tau\acute{o}\tau\tilde{\alpha}\varsigma$ et $\chi\rho\eta\sigma\tau\acute{o}\tau\tilde{\alpha}\tau\text{-}$, avec leur /a:/ suffixal, sont l'un et l'autre attendus en dehors de l'ionien-attique, notamment comme dorismes, ce n'est absolument pas le cas du /a:/ radical des formes quasi *hapax* et au plus tôt hellénistiques $\chi\rho\tilde{\alpha}\sigma\tau\acute{o}\varsigma$ et son superlatif $\chi\rho\tilde{\alpha}\sigma\tau\acute{o}\tau\alpha\tau\omicron\varsigma$, qui doivent donc être interprétées, non comme des *koinaïsmes*, mais au mieux comme des *hyperdorismes*. Remarquons du reste que le superlatif de l'ionien-attique $\chi\rho\eta\sigma\tau\acute{o}\varsigma$, de forme $\chi\rho\eta\sigma\tau\acute{o}\tau\tilde{\alpha}\tau\omicron\varsigma$ au nom. masc. sing. était homographe du génitif du substantif féminin, sous sa forme à suffixation en /a:/ de coloration dorienne. Si l'emploi en contexte ôte la plupart du temps toute ambiguïté, un copiste aurait pu juger la forme troublante et être tenté de clarifier le texte, en la corrigeant soit en $\chi\rho\eta\sigma\tau\acute{o}\tau\eta\tau\omicron\varsigma$, la ramenant ainsi à la forme ionienne-attique correspondante, soit en $\chi\rho\tilde{\alpha}\sigma\tau\acute{o}\tau\tilde{\alpha}\tau\omicron\varsigma$, en croyant transformer la précédente en la forme dorienne correspondante par simple substitution aux deux η de deux α notant /a:/. Nous aurions alors affaire dans le seul M à une correction imputable plutôt à la tradition manuscrite.

— ἄθεσι (M) pour ἦθεσι (A), 35. 22 (ἐν τοῖς ἄθεσι καὶ τοῖς ἐπιτηδεύμασι, cf. *infra*, p. 28), appellerait le même type d'explication. Signalons que la junctura ἦθεσι καὶ ἐπιτηδεύμασι se trouve dans une lettre apocryphe de Platon (St. p. 325d3, Burnet, Oxford).

Différents niveaux de code-switching

Lexèmes

γεω-μετρικάν : un premier élément ionien-attique à la désinence dorisée

La forme artificielle hybride $\gamma\epsilon\omega\text{-}\mu\epsilon\tau\rho\iota\kappa\acute{\alpha}\nu$, 34.7, de coloration radicale ionienne-attique et de *koinè*, mais de désinence à vocalisme dorien /a:/, dans ce fragment par ailleurs écrit dans une langue dorienne relativement homogène, détonne. D'autant que, comme cela a été indiqué plus haut, le fragment supposé authentique de l'*Harmonique* d'Archytas présente l'équivalent $\gamma\tilde{\alpha}\mu\epsilon\tau\rho\iota\acute{\alpha}$, l. 18, de coloration dorienne sévère, qui se retrouve chez le pseudo-Archytas par 3 fois chez Thesleff, p. 36.26 ; 38.17 et 39.12.

La forme ancienne est non ion.-att. $\gamma\tilde{\alpha}$ (cf. myc. *ma-ka* pour un probable /Mā $\gamma\tilde{\alpha}$ /), ion.-att. $\gamma\tilde{\eta}$, comme chez Platon et Aristote. La langue homérique a 300 exemples de $\gamma\tilde{\alpha}\tilde{\iota}\alpha$ contre une poignée de $\gamma\tilde{\eta}$. En composition, le premier élément peut prendre anciennement les formes $\gamma\tilde{\alpha}\text{-}$,

γη- γαιη/*ā*, comme dans γαιή-οχος, l'épithète hom. de Poséidon, γαι-*ἄ*φοχος à Sparte¹²⁵. Mais en dehors de la composition, γαίη est tardif. On pourrait avoir dans γῆ la forme la plus ancienne, suffixée au premier millénaire pour lui donner plus d'ampleur en γαῖα (sous l'influence de αῖα, autre nom de la « terre » dès l'*Iliade* et nom de la « grand-mère »), avec son doublet à voyelle longue destinée à la remplacer dans la *koinè*.

Un grand nombre de composés cependant présente le premier terme thématif, comme dans le nom des « arbitres », γᾱο-δίκαϊ, dans une inscription d'Étolie¹²⁶; cette thématifisation surtout ionienne-attique pourrait avoir son origine dans γᾱ(F)οργός, pour ces dialectes où l'amuïssement précoce de /w/ avait tôt laissé les deux voyelles en contact, vs lac. γᾱβεργός, forme transmise par une glose d'Hésychius, à comparer avec le nom du *démiurge* pour les formes variées de l'initiale de ce nom d'agent tel qu'il apparaît au second élément¹²⁷. En ionien-attique, γηο- a évolué par métathèse de quantité et d'aperture en γεω-¹²⁸. Les plus anciennes attestations de cette forme du radical se rencontrent à propos du γεωργός dans les fables ésoques, dans les *Testimonia* transmis sur le pré-socratique Anaximandre de Milet (le substantif γεωμετρία) ou sur Thalès (le verbe γεωμετρεῖν), deux pré-socratiques de l'école milésienne dont les écrits en prose sont rédigés en ionien micrasiatique. Et surtout, un fragment attribué à Pythagore (connu par le pseudo-Jamblique, *Theol. arithm.* p. 21 De F. [Thesleff, p. 165, l. 11]) fait apparaître le mot sous cette forme ionienne, mais avec une désinence de nominatif non ionienne. On lit en effet : τέσσαρες μὲν καὶ ταῖ σοφίας ἐπιβάθραι, ἀριθμητικὰ μωσικὰ γεωμετρία σφαιρικὰ *les fondements de la science (aussi) sont quatre : arithmétique, musique, géométrie et sphérique*. C'est-à-dire que le même mélange dialectal s'observe dès la tradition fragmentaire de l'œuvre en prose dorienne de Pythagore (le caractère dorien ressort ici de la juxtaposition de dor. μωσικὰ à γεωμετρία, même si un manuscrit a μουσικά ; et de l'article au pluriel de forme ταί, leçon cette fois unanime). C'est comme si le fondateur avait adopté le concept et sa dénomination sous la forme ionienne héritée de la tradition mathématique de l'école de Milet (la tradition le dit originaire lui-même de Samos), en dorisant la forme cependant par sa seule désinence pour se l'appropriier.

¹²⁵ Pour γαιῖαφοχος à Sparte, voir C.D. Buck, *Greek Dialects*, Chicago, 1955, n° 71, l. 9, liste de victoires hippiques et athlétiques du v^e s. a. C.

¹²⁶ *IG IX 1² 1, B, l. 3, 235-232 a. C.*

¹²⁷ Voir F. Bader *Les composés grecs du type de demiourgos*, Paris, 1965.

¹²⁸ Cf. M. Lejeune, *Phonétique historique du mycénien et du grec ancien*, Paris, 1972, § 283. Un anthroponyme Γηόργης se rencontre à l'époque chrétienne, cf. e. g. Ch. Roueché, *Aphrodisias*, n° 131.

En d'autres mots, si l'on admettait que cette forme est authentiquement pythagoricienne, la dorisation apparaîtrait ici comme un simple vernis marquant l'appropriation, et l'on aurait un exemple dès l'origine de dialectalisation artificielle, à vocation identitaire, procédé lui aussi fondateur de la nouvelle école, en tant que contribuant à lui permettre de se démarquer des courants de pensée ioniens. Dans cette hypothèse, la présence de cette forme hybride dans le *Περὶ νόμου* ne serait en rien une incohérence dialectale, mais au contraire dans la continuité de la tradition pythagoricienne.

Un superlatif au radical d'origine ionienne, à la désinence adverbiale dialectalement neutre

ἄγχοτάτω, 36. 10 : la forme se rencontre le plus anciennement dans l'*Hymne homérique à Apollon* (v. 18) et chez Hérodote, avant de se retrouver attestée ici et dans les *Antiquités romaines* de Denys d'Halicarnasse. La forme plus ancienne du superlatif de ἄγχι est suivant les régions ἄσσιστα, faite sur le comparatif ἄσσον de ἄγχι, ou ἄγχιστον, -α, qui est homérique. Le superlatif adverbial de formes en -τερ- et -τατ- peut être chez Homère en -τέρω et -τάτω, sans sigma¹²⁹, ce qui est un archaïsme conservé par ailleurs en dorien, où existent des adverbes présentant cette finale, qui paraît y avoir la valeur d'une ancienne désinence d'ablatif, comme à Delphes Φοίκω « de la maison ». C'est donc une forme originaire de la prose ionienne d'autant plus aisément acclimatée dans la *koinè* dorisée du pseudo-Archytas que sa désinence est dialectalement neutre.

Variantes successivement dorienne et ionienne du même radical

κάρρον, 35.12 vs κρέσσονα, 35.14 (leçons uniques)¹³⁰. La forme dorienne vient en tête, et la forme de reprise, en position focale, aurait été mise en ionien (ce n'est pas la forme de la *koinè*, qui serait κρείσσων, l'ionisation d'att. κρείττων), dans la phrase de synthèse qui suit : κρέσσονα γὰρ τὰ οὕτως συνταχθέντα γίνεται τῶν ἄλλων *car les éléments ainsi organisés deviennent supérieurs aux autres*. Il n'y a pas ici, à ma connaissance, de réminiscence philosophique claire, d'imitation d'un modèle ionien. A l'inverse de l'alternance codique mise en évidence au Fragment 1 de l'*Harmonikos*, le point de départ aurait été dans ce cas le dorien, et il y aurait eu traduction en ionien. L'absence d'homogénéisation s'expliquerait-elle alors par le fait que l'intervention était conçue comme une glose, une aide à la lecture, une forme de commentaire métalinguistique, comme la note du traducteur ou une

¹²⁹ Chantraine, *Grammaire homérique* I, § 115, p. 248-9.

¹³⁰ Cf. *supra*, B, 1, pour κάρρον.

didascalie¹³¹? Le fait que κρέσσονα soit la forme ionienne ancienne, et non la forme de la *koinè*, le rend peu probable : cette forme confirmerait plutôt que nous avons affaire à de la prose scientifique d'inspiration ionienne pourvue d'un vernis dorien non systématique, destiné simplement à marquer l'écrit comme archéto-pythagoricien, sans excès, de façon à lui assurer la plus grande diffusion possible en veillant à dépasser le cercle d'initiés capables de lire la prose dorienne littéraire.

Un syntagme emprunté à Platon semi-dorisé

— τῶν ὄρων (seule leçon), 35. 26, cf. *infra*, p. 41, paraît associer la forme dorienne pour l'article et la forme de la *koinè* pour le substantif, au lieu d'ionien-attique τῶν ὄρων ou de dorien τῶν ὄρων. Certes, en l'absence d'accent, l'article pourrait être interprété comme une reprise de l'article à l'accusatif précédant εὐκρασίαν. Il conviendrait alors d'éditer plutôt : τὰν εὐκρασίαν τὰν ὄρων. Il n'empêche que l'on attendrait la forme de gén. dorien ὄρων à l'intérieur de ce syntagme qui est pour le reste dorisé. Il est vrai que τὰν εὐκρασίαν τᾶν ὄρων eût été parfaitement ambigu dans un manuscrit non accentué.

Or il se trouve que c'est une citation de Platon, Timée, 24c6 : τὴν εὐκρασίαν τῶν ὄρων. Le maquillage dialectal est donc incomplet, comme s'il était important que les lexèmes aient la forme même qu'ils avaient dans la citation, phénomène que nous avons maintes fois observé, cf. encore *infra*, Fr. 5c (Horky), pour πατέρες καὶ ἡγεμόνες, inspiré à nouveau de Platon. C'est encore une fois comme s'il s'agissait de ménager un lien entre deux univers culturels distincts mais se réclamant de la même tradition intellectuelle, et sur le plan linguistique, de signaler le rattachement à la tradition dorienne archytéenne, en glissant du code linguistique commun, la *koinè*, au code dorien de cette école philosophique.

— τοὺς λόγους, 34. 9-10 est peu significatif, car les 2 /o:/ ont pu voir leurs timbres converger. La même remarque peut être faite pour ὄν, 35.8, en face de ὄν, 35.16¹³².

Phraséologie : un tour emprunté à Aristote et dorisé

ἐφ' ὃ γὰρ ἂν ῥέψωντι τοὶ πλεονεκτίοντες τῶν ἀρχόντων, οὗτοι τοῖς ἄλλοις ὑποτίθενται *dans la mesure où les plus avantagés des chefs y inclinent, ils soutiennent les autres*, 34.26-7 : atticisme ou *koinéisme* de la particule modale et du tour prépositionnel ouvrant la

¹³¹ Ce point de vue a été mis en évidence par A. Willi à partir de la langue de Théocrite, *op. cit.*, note 26, p. 275.

¹³² Voir aussi A. Willi, *supra*, note 31.

relative (Aristophane, Xénophon, etc.) ; dorisme de la désinence verbale, de la forme de l'article et du traitement de l'hiatus dans le participe. Ce pourrait être transposé d'Aristote, *Mécaniques* 851b 32, où est attesté le plus ancien exemple de l'emploi concret de cette *iunctura* : **ἐφ' ὃ γὰρ ῥέπει ἕκαστον**, εὐκίνητόν ἐστιν, εἴπερ καὶ τὸ ἐπὶ τὸ ἐναντίον τῆς ῥοπῆς δυσκίνητον *car chaque corps est facile à mouvoir dans le sens où il incline, et ainsi difficile à mouvoir dans le sens contraire à son inclinaison*.

Appendice. Fragment 5f (Horky). Thesleff 35.21-30 (Stobée 4.1.138, pp. 85.10-88.4 Hense)

τὸν νόμον [35.21]

ὄν ἐν τοῖς **ἄθεσι** καὶ τοῖς ἐπιτηδεύμασι τῶν πολιτῶν *ἐγχαράζεσθαι*
 δεῖ· τοὺς γὰρ πολίτας αὐταρκέας θήσει καὶ διανεμεῖ τὸ κατ' ἄξιαν
 ἕκαστῳ καὶ τὸ ἐπιβάλλον· οὕτω γὰρ καὶ ὁ ἄλιος φερόμενος διὰ τῶ
ζωοφόρου διανέμει τοῖς ἐπὶ γᾶς πᾶσι καὶ γενέσιος καὶ *τροφᾶς* καὶ *βιοτᾶς* [25]
 τὰν **ποθάκουσαν** μοῖραν, οἷον εὐνομίαν τὰν *εὐκрасίαν* τὰν **ὥρων** παρα-
 σκευαζάμενος, διὸ καὶ Νόμος καὶ Νεμήιος Ζεὺς καλεῖται, καὶ νομεὺς ὁ
 διανεμὼν τὰς τροφὰς τοῖς *δίεσσιν*· καὶ τὰ τῶν κιθαρῳδῶν δὲ *ἀείσματα*
 νόμοι· συντάσσουντι γὰρ καὶ ταῦτα τὰν ψυχάν, *ἁρμονία* καὶ *ῥυθμοῖς* καὶ
μέτροις ἀειδόμενα. [30]

Par conséquent, la loi doit être incorporée aux caractères et aux mœurs des citoyens. En effet, elle rendra les citoyens auto-suffisants et distribuera, en fonction de son mérite, à chacun la part qui lui revient. C'est ainsi que le soleil aussi, porté à travers le zodiaque, distribue à tout ce qui est sur terre son lot convenable de naissance, de nourriture et de subsistance, en procurant, comme l'équilibre des lois, l'équilibre des saisons. C'est pourquoi Zeus est appelé à la fois Pasteur (Nomios) et Distributeur (Neméios), et l'homme qui distribue leur nourriture aux brebis, distributeur ; et les airs des citharèdes, 'nomes' : ces derniers, en effet, mettent en ordre l'âme lorsqu'ils sont joués avec harmonie, en rythme et en mesure.

Excursus : le fragment 5c (Horky). Thesleff 1965, 47.23-26 (Stobée 4.1.132, p. 79 Hense)

Ἀρχύτα. Πονηρῶν ἀθέων νόμοι θεῶν ἄγραφοι ἀντινομιζόμενοι πονηρὰν μοῖραν καὶ ζημίαν τῷ μὴ πειθομένῳ δίδόντες, πατέρες καὶ ἡγεμόνες τῶν γεγραμμένων νόμων καὶ δογμάτων ἀνθρώποις τεθέντων.

D'Archytas. Les lois non écrites des dieux opposées aux méchants impies, en donnant mauvaise part et châtement à celui qui ne croit pas, sont pères et guides des lois écrites et usages établis pour les hommes.

Ce court fragment, isolé chez Stobée, intéresse pour son lexique et sa phraséologie. Son caractère atypique et sa tonalité différente l'ont fait considérer séparément.

— ἀντινομιζόμενοι « opposés comme loi » : *hapax* absolu ; la correction proposée par l'éditeur de Stobée et retenue par Thesleff : ἀτιμαζόμενοι « déshonorés » convient mal, car elle ne laisse pas attendre de complément d'agent au génitif seul (Πονηρῶν ἀθέων), ce qui conduit Thesleff à suppléer <ὕπὸ> πονηρῶν ἀθέων. A la différence de ἀτιμάζω, qui se rencontre déjà chez Homère, Pindare, chez les Tragiques, les orateurs, chez Platon, etc., la famille de composés en ἀντι-νομ- est assez tardivement attestée puisqu'elle ne se rencontre que dans un argument de Démosthène et chez Plutarque et Philostrate¹³³. Rappelons que les verbes composés en ἀντι- se développent chez Polybe, au II^e siècle avant notre ère. Les pages de l'index de Foucault (330-331) témoignent de l'ampleur du phénomène et montrent aussi qu'ils sont parfois déjà présents chez Aristote, Xénophon, Démosthène, Hérodote ou Thucydide, et assez souvent employés par la suite par Diodore de Sicile, Denys d'Halicarnasse, et les mêmes Plutarque et Philostrate. La langue d'Appien en présente aussi un assez grand nombre, notamment avec double préverbe, comme dans : ἀντ-ανα-βοάω, ἀντ-ανα-κράζω, ἀντ-απο-ταφρεύω, ἀντ-εκ-τάσσω, ἀντ-επ-ελαύνω, cf. aussi ἀντι-δια¹³⁴.

— ἄθεος, p. 47, l. 24 : en dehors du sens d'« impie » attesté d'abord chez Pindare (*Pythiques* 4, 162), l'adjectif est attesté au sens d'« athée, sans dieu » dès Thalès (frag. 13.4).

La *iunctura* πονηρός + ἄθεος se rencontre dans le *Ploutos* d'Aristophane, v. 491 : τοὺς δὲ πονηροὺς καὶ τοὺς ἀθέους, où les deux sont substantivés et opposés, et par la suite chez Clément d'Alexandrie (II^e-III^e s.), *Protreptique* 10.89.2 : τὸ πονηρὸν καὶ ἐμπαθεὺς καὶ ἄθεον. L'absence d'article et la juxtaposition ici invite à comprendre l'un des deux adjectifs comme substantivé : « les méchants impies », qui pourrait avoir une connotation biblique. La concision est ici gnomique, le style, recherché : outre l'abondance d'*homéoteleutes*, le verbe préverbé à lui seul pourrait fournir une belle clausule rythmique : dactyle + choriambique ou di-dactyle + longue finale. Signalons que la *iunctura* πονηρά μοῖρα ne se rencontre que dans ce passage.

— πατέρες καὶ, non pas, comme corrige Horkey, ἀγεμόνες, mais bien ἡγεμόνες comme l'édite Thesleff, cf. Platon, *Lysis* 214a1 : (τοὺς ποιητάς·) οὗτοι γὰρ ἡμῖν ὡσπερ πατέρες τῆς σοφίας εἰσὶν καὶ ἡγεμόνες. La *iunctura* se retrouve ensuite chez Philon d'Alexandrie,

¹³³ Sont ainsi attestés : ἀντινομέω « désobéir », chez Philostrate, VA 6.20 ; ἀντινομία « conflit de lois » chez Quintilien et Hermogène, Dém. 22, Argument II 12 ; Plutarque, César 13. ἀντινομικός : Plut. 2.741d. ἀντινομικῶς : Dém. 22, Argument II, 24. ἀντινομοθετέω : Plut. 2. 1044c etc.

¹³⁴ Voir E. Famerie, *Le latin et le grec d'Appien. Contribution à l'étude du lexique d'un historien grec de Rome*, Genève, 1998, p. 293. Pour Polybe, voir déjà *supra*, note 96.

notamment *De opificio mundi*, 135.5 : τὴν δὲ ψυχὴν ἀπ' οὐδενὸς γενητοῦ τὸ παράπαν, ἀλλ' ἐκ τοῦ πατρὸς καὶ ἡγεμόνος τῶν πάντων. La source pourrait bien être ici platonicienne, ce qui expliquerait que le nom du chef ait ici son vocalisme ionien-attique, forme de citation. A noter que ζῆμίαν présente ce même vocalisme. La *iunctura* associant νόμος et δόγμα se rencontre, avant Platon, au frag. 115.39 d'Empédocle. L'historien Ephore, au IV^e siècle, emploie τῶν τιθεμένων δογμάτων (frag. F2a70F 147, l. 4).

En conclusion, les « méchants impies » et le verbe *hapax* préverbal en ἀντι- pourraient inviter à dater ce court fragment au plus haut du II^e siècle *a. C.*, sinon de l'ère chrétienne, et notamment des deux premiers siècles de notre ère.

Conclusion générale

L'homogénéité linguistique de l'ensemble, excepté peut-être le fragment 5c, mais en y incluant le Fragment 1 de *l'Harmonikos* considéré comme authentique, pour lequel la présence de οὐθέν fait du deuxième tiers du IV^e siècle, dernières décennies de la vie d'Archytas, le *terminus post quem*, est attendue dans un contexte littéraire où l'usage du dialecte dépend bien moins de la langue parlée que du genre illustré. Certains fragments, ont certes une coloration dorienne plus cohérente que d'autres, où des ionismes et atticismes sont laissés tels quels, mais il y a toujours au moins un ionisme-atticisme ou un *koinéisme*, voire un *hyperdorisme* par fragment. En même temps, ces écarts par rapport à une norme assez souple restent relativement peu nombreux. Cette cohérence même détourne en principe de supposer la rédaction des deux traités trop étalée à la fois géographiquement et chronologiquement. Elle pourrait faire conclure, comme l'avait proposé Thesleff, à l'unité du corpus pythagoricien et pseudo-pythagoricien dorien, réalisée autour d'Archytas et de sa descendance. Elle parle en faveur, en tout cas, de la continuité des écrits de cette école et invite à penser que les interventions tardives dans ces textes, celles de l'époque de Stobée et de sa transmission, ont été mineures.

Plus que le lieu de production de notre traité et de tels écrits, c'est la question de l'ambiance géographique et intellectuelle dans laquelle ils ont été rédigés qui importe. Or les dorismes de l'Ouest, parfois imputables à Pythagore lui-même, comme le vocalisme dorien suffixal du lexème philosophique κίνῶσις, à côté du verbe κινέω, ou le comparatif κάρρων connu aussi par Epicharme, indiquent que l'ancrage choisi pour cette pseudépigraphie pythagoricienne, et notamment archytéenne, est l'Italie méridionale.

Dans ce contexte, l'absence de latinisme, alors que, dès le II^e siècle avant notre ère, il s'en rencontre chez l'historien Polybe, pourrait à la

rigueur être invoquée comme argument contre une datation postérieure à ce siècle. Mais la pression qu'aurait pu exercer la langue latine sur la langue grecque dès le III^e siècle où les Romains s'étendirent vers le Sud de l'Italie¹³⁵ ne s'est pas nécessairement répercutée sur la langue philosophique. Si le *Περὶ νόμου* et l'*Harmonikos* lui-même ont des chances d'avoir été tous deux composés à la haute époque hellénistique, nous n'en avons pas moins repéré dans l'un et l'autre un exemple isolé de surenchère dialectale, et dans le traité pseudo-archytéen, outre des formes hybrides, parfois anciennes et même, pour γεωμετρικάν, sans doute attribuables à Pythagore lui-même, de rares hyperdorismes qui sont alors la preuve que la langue-source est devenue exclusivement la *koinè* et évoquent une période que des indices textuels, en l'occurrence des citations à peine dorisées de Platon et d'Aristote, pourraient faire identifier comme celle du néopythagorisme des premiers siècles de l'Empire.

Alternance codique, surenchère dialectale et hyperdialectalisation ont été au cœur de cette étude, où l'interdialectalisation est apparue comme la traduction formelle de l'intertextualité doctrinale : c'est l'analyse de ces phénomènes qui a permis de décider s'il y avait une langue dominante. En fait, il est apparu que l'ionien procurait le fonds lexical philosophique le plus ancien, parfois déjà atticisé (ὄντος), que l'attique influençait aussi la syntaxe et le style de cette prose argumentative, tandis que le dorien apportait une coloration plus superficielle, surtout phono- et morpho-logique, — non systématique mais principalement morphémique, puisque références et citations empruntées aux autres écoles conservaient souvent la forme des radicaux du dialecte-source —, le principe constitutif néanmoins d'un genre. La synthèse artificielle opérée entre ces trois variétés visait sans doute à élever la *koina* dorienne aréale au statut de nouveau *medium* philosophique, digne de succéder à l'ionien, dialecte de référence dans ce registre, et de rivaliser avec l'attique dont les locuteurs et scripteurs de l'Académie et leurs disciples prétendaient à la même succession.

Bibliographie

ABBENES, J.G.-J. *A Grammar of Pseudo-Pythagorean Doric*, Dissertationes inaugurales Batavae, Amsterdam, 1997 (thèse inédite : résumé de thèse dans *Mnemosyne* 51, 1998, p. 761) *non uidi*.

BILE, M. « La langue des Tables d'Héraclée », *Verbum* 18 (1995-1996), p. 239-257.

¹³⁵ C. Consani, in Cl. Brixhe (éd.), *La koine grecque antique II. La concurrence*, Nancy, 1996, p. 114.

- « Quelques éléments de la syntaxe nominale des Tables d'Héraclée », in A.C. Cassio (éd.), *Κατὰ διάλεκτον, Atti del III Colloquio Internazionale di Dialettologia Greca*, Naples, 1996, p. 485-511.
- « La prose dorienne », in R. Hodot (éd.), *La koiné grecque antique IV. Les koinés littéraires*, Nancy, 2001, p.115-134.
- BOWEN, A.C. « The foundations of early Pythagorean harmonic science: Archytas, fragment 1 », *AncPhil* 2 (1982), p. 79-104.
- BUCK, C.D., *Greek Dialects*, Chicago, 1955.
- CASSIO, A.C. « Nicomaque de Gerasa et le dialecte d'Archytas, fr. 1 », *CQ* 38 (1988), p. 135-140.
- « Lo sviluppo della prosa dorica e le tradizioni occidentali della retorica greca », in A.C. Cassio, D. Musti (éd.), *Tra Sicilia e Magna Grecia. Aspetti di interazione culturale nel IV sec. a. C.*, Naples, 1987, *Aion, sez. fil. lett.* 11 (1989), p. 137-157.
- « Alcmane, il dialetto di Cirene e la filologia alessandrina », *Rivista di filologia classica* 121 (1993), p. 24-36.
- « Dialetti greci e pseudepigrapha pitagorici: le valutazioni degli antichi », in G. Cerri (éd.), *La letteratura pseudepigrapha nella cultura greca e romana. Atti di un incontro di studi*, Napoli 15-17 gennaio 1998, *AION (filol)* 22 (2000), p. 153-166.
- « Il dialetto greco di Taranto », in *Taranto e il Mediterraneo, Atti del quarantesimo convegno di studi sulla Magna Grecia, Taranto 12-16 ottobre 2001*, Tarente, 2002, p. 435-465.
- CENTRONE, B. *Pseudopythagorica ethica*, Naples, 1990, p. 45-58.
- « Archytas de Tarente », in Richard Goulet (éd.), *Dictionnaire des Philosophes Antiques*, vol. 1, Paris, 1994, p. 339-342.
- « Pseudo-Archytas », *ibid.*, p. 342-345.
- « Il Περί νόμου καὶ δικαιοσύνης di Pseudo Archita », in M. Tortorelli Ghidini, A. Storchi Marino, A. Visconti (éd.), *Tra Orfeo e Pitagora. Origini e incontri di culture nell' antichità*, Naples, 2000, p. 487-505.
- « La letteratura pseudopitagorica : origini, diffusione e finalita », in G. Cerri (éd.), *La letteratura pseudepigrapha nella cultura greca e romana. Atti di un incontro di studi*, Napoli 15-17 gennaio 1998, *AION (filol)* 22 (2000), p. 429-452.
- CONSANI, C. « I dialetti greci in eta ellenistica e romana : la documentazione epigrafica della Magna Grecia e di Sicilia », in P. Cuzzolin (éd.), *Studi di linguistica greca*, Milan, 1995, 73-89.
- « Koinai et koinè dans la documentation épigraphique de l'Italie méridionale », in Cl. Brixhe (éd.), *La koiné grecque antique II. La concurrence*, Nancy, 1996, 113-132.
- « Changements et mélanges de codes dans le grec des premiers siècles de l'ère vulgaire : le cas de la Sicile », in R. Hodot (éd.), *La koiné grecque antique V. Alternances codiques et changements de code*, Nancy, 2004, p. 45-63.
- CORDANO, F. « Sui frammenti politici attribuiti ad Archita in Stobeo », *La parola del passato* 26 (1971), p. 290-300.
- DELATTE, L., *Essai sur la politique pythagoricienne*, Paris, 1922.
- *Les Traités de la Royauté d'Ecphante, Diotogène et Sthénidas*, Paris, 1942.
- DUBUISSON, M. *Le latin de Polybe. Les implications historiques d'un cas de bilinguisme*, Paris, 1985.

- FAMERIE, E. *Le latin et le grec d'Appien. Contribution à l'étude du lexique d'un historien grec de Rome*, Genève, 1998.
- FOHALLE, R. « La langue d'un texte 'dorien' », in *Etrennes de linguistique offertes par quelques amis à Emile Benveniste*, Paris, 1928, p. 27-51.
- FOUCAULT DE, J.-A., *Recherches sur la langue et le style de Polybe*, Paris, 1972.
- FOURNET, J.-L., *Alexandrie : une communauté linguistique ou la question du grec alexandrin*, IFAO, 2009.
- GARCIA DOMINGO, E. *Latinismos en la koine (en los documentos epigraficos desde el 212 a. J. C. hasta el 14 d. J. C.). Gramatica y lexico griego-latino, latino-griego*, Burgos, 1979.
- HORKY, Ph. & JOHNSON M. R. (en ligne), « On Law and Justice attributed to Archytas of Tarentum (428-347 BCE), version de mai 2016 (academia.edu), à paraître dans D. Wolfsdorf (éd.), *Early Greek Ethics*, Oxford, (à paraître), p. 1-12.
- HORROCKS, J., *Greek. A history of the Language and its speakers*², Wiley-Blackwell, 2010.
- HUFFMAN, C. A. « The authenticity of Archytas fr. 1 », *CQ* (n.s.) 35 (1985), p. 344-348.
- *Archytas of Tarentum: Pythagorean, philosopher, and mathematician king*, Cambridge, 2005, p. 91-100.
- KAHN C.H., *Pythagoras and the Pythagoreans. A brief history*, Indianapolis, 2001.
- LURIA, S. « Entstellungen des Klassikertextes bei Stobaios », *RhM* 78 (1929), 81-104 et 225-248.
- MACRIS, C. « Jamblique et la littérature pseudo-pythagoricienne », in S.C. Minouni (éd.), *Apocryphité*, Turnhout, 2002, p. 77-129.
- MAYSER, E., *Grammatik der griechischen Papyri aus der Ptolemäerzeit*, I. Laut- und Wortlehre, Berlin-New York, 1970.
- MEILLET, A., *Aperçu d'une histoire de la langue grecque*, 8^e éd. mise à jour par O. Masson, Paris, 1965.
- MIMBRERA, S. « The Sicilian Doric koina », in O. Tribulato (éd.), p. 223-250.
- MINON, S., « Les mutations des alphabets péloponnésiens au contact de l'alphabet attique ionisé (ca 450-350 av. J.-C.) », in S. Minon (éd.), *Diffusion de l'attique et expansion des koinai dans le Péloponnèse et en Grèce centrale*, Genève, 2014, p. 29-55.
- « Plutarque (*Thém.* 24) transpose Thucydide (I 136) : de l'harmonie austère au péan delphique. Pragmatique et rythmique de deux modes de composition stylistique », *REG* 128, 2015, p. 29-99.
- MOLINOS TEJADA, Th. *Los dorismos del corpus bucolicorum*, Amsterdam, 1990.
- MUYSKEN, P. *Bilingual speech. A Typology of Code-Mixing*, Cambridge, 2000.
- PICCIONE, R. « Sulle fonti e le metodologie compilative di Stobeo », *Eikasmos* 5 (1994), p. 281-317.
- RUIJGH, C.J. « Le Dorien de Théocrite : dialecte cyrénéen d'Alexandrie et d'Égypte », *Mnemosyne* 37 (1984), p. 56-88 (= *Scripta minora* II, p. 405-473).
- « L'évolution des dialectes doriens jusqu'à la koina dorienne : le système des voyelles longues et la formation du futur », in I. Hajnal (éd.), *Die Altgriechischen Dialekte. Wesen und Werden*, Innsbruck, 2007, p. 393-447.
- THESLEFF, H. *An Introduction to the Pythagorean writings of the Hellenistic Period*, Abo, 1961.

- *The Pythagorean Texts of the Hellenistic Period*, Abo, 1965.
- « On the problem of the doric pseudo-pythagorica », in *Pseudepigraphica I*, Vandœuvres, 1972, p. 59-102.
- THREATTE, L., *The Grammar of Attic Inscriptions, I. Phonology*, Berlin-New York, 1980.
- TRIBULATO, O. (éd.), *Language and linguistic contact in Ancient Sicily*, Cambridge, 2012.
- UGUZZONI, A. « Note sulla lingua dei Pytagorici : Filolao ed Archita », *Quaderni dell'Ist. di Glottol dell'Univ. di Bologna* VII (1963), p. 53-71 et VIII (1964-65), p. 87-109.
- UGUZZONI, A. – GHINATTI, F. *Le tavole greche di Eraclea*, Rome, 1968 (partie linguistique, par A. Uguzzoni, p. 7-80).
- WILLI, A. *Sikelismos. Sprache, Litteratur und Gesellschaft im griechischen Sizilien*, Bâle, 2008.
- « 'We speak Peloponnesian'. Tradition and linguistic identity in post-classical Sicilian literature », in O. Tribulato (éd.), p. 265-288.